

Andrew Brown (AB) George Gordon-Lennox (GG-L)
Alex Décotte (AD) André Magnan (AM)
Jacqueline Forget (JF) Patricia Philipps (PP)
Voltaire

Voltaire à Ferney 1764-2014

« *Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas.* »

Illustrations :

Gérard Benoit à la Guillaume, Alain Gégout, Pierre Sibille
Centre international d'étude du XVIII^e siècle

Association Voltaire à Ferney
26, Grand'rue – 01210 Ferney-Voltaire
www.voltaire-a-ferney.org
info@voltaire-a-ferney.org

VOLTAIRE À FERNEY 1764-2014

Citoyen de l'univers	3
En allant sur ses soixante-dix.....	4
Le <i>Dictionnaire philosophique portatif</i>	9
Une œuvre d'enfer	12
Une année fébrile	16
Édition des commentaires sur Corneille	20
La tragédie <i>Olympie</i>	22
Quelle galère!	24
Discours aux Welches	27
Voltaire et Rameau	30
La mort de Madame de Pompadour	33
Sous le toit de Monsieur de Voltaire	36
Voltaire et internet	46



CITOYEN DE L'UNIVERS

En 1764, Voltaire a 70 ans, toujours les yeux fatigués et l'estomac fragile, mais cela ne nuit pas à son activité de « barbouilleur de papier ». Le *Dictionnaire philosophique portatif* fait du bruit dans toute l'Europe. On a beau brûler ce « diabolique dictionnaire », il en surgit sans cesse des éditions qu'on lit partout.

Correspondance, contes, commentaires et autres écrits n'empêchent pas Voltaire de recevoir en son château une foule de visiteurs, de jouer *Olympie*, de faire campagne pour réhabiliter Calas, de continuer la querelle avec Rousseau...

En 2014, le *Dictionnaire philosophique* s'expose au château et à la maison Fusier, on le lit au théâtre, on en parle dans un colloque. Les drôles de chênes de l'allée de la Tire prennent de la hauteur, la pierre bouscule la prairie. La maison communale change de locataire, les voisins suisses deviennent frileux, les frontaliers inquiets.

Deux cent cinquante ans se sont écoulés depuis la première édition du *Dictionnaire philosophique* et depuis la mort de Rameau. L'humanité n'a pourtant pas gagné en sérénité, des bruits de bottes se font toujours entendre.

Il faut plus que jamais relire Voltaire, qui écrivait, à la fin de l'article Patrie:
Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son pays c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande ni plus petite, ni plus riche ni plus pauvre serait le citoyen de l'univers.



EN ALLANT SUR SES SOIXANTE-DIX ANS...

On a encore en vieillissant un grand plaisir, qui n'est pas à négliger, c'est de compter les impertinents et les impertinentes qu'on a vu mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer et la foule de ridicules qui ont passé devant les yeux. [...] Il y a longtemps que je suis privé du bonheur de vous voir et de vous entendre. Je mourrai probablement sans cette joie; tâchons, en attendant, de jouer avec la vie, mais c'est ne jouer qu'à colin-maillard.

À M^{me} Du Deffand, 6 janvier

Dans l'état où je suis, monsieur, je compte ne faire d'autre acquisition que celle d'une place aux Quinze-Vingts, et d'un chien barbet pour me conduire avec une ficelle.

À Fabry, subdélégué, maire de Gex, 7 janvier

À quoi sert le plus bel aspect du monde quand on devient quinze-vingts, et qu'importent les perdrix quand on ne peut pas les manger? Dieu merci, vous avez un bon estomac comme un bon esprit; jouissez de ces deux pièces essentielles à la machine. Vivez heureux, vivez longtemps, et conservez-moi vos bontés.

À Claude Philippe Fyot de La Marche, 8 janvier

C'est donc aujourd'hui le 13 de janvier. C'est donc en vain que j'ai envoyé des mémoires, des contes, des livres, des vers, des actes. Je languis sans réponse depuis le 22 décembre. Je meurs, les anges m'ont tué par leur silence; le silence est le juste châtement des bavards. Je meurs, je suis mort. Un De profundis, s'il vous plaît, à V.

Au comte et à la comtesse d'Argental,
13 janvier

Que nos frères s'unissent pour rendre les hommes les moins déraisonnables qu'ils pourront; qu'ils tâchent d'éclairer jusqu'aux hiboux, malgré leur haine pour la lumière. Vous serez bénis de Dieu et des sages.

À Marmontel, 28 janvier

Quand vous n'aurez rien à faire, écrivez-moi; vos lettres me prolongeront la vie : je les relis vingt fois, et mon cœur se dilate.

À d'Alembert, 30 janvier



En vain nous sommes sous le quarante-sixième degré de latitude, les vents sont toujours froids et chargés de particules de glace; presque aucune plante délicate ne réussit dans ce climat. On est obligé de semer de nouvelles graines de brocolis tous les deux ans; toutes les belles fleurs dégèrent; les vignes, quoique plus méridionales que celles de Bourgogne, ne produisent que de mauvais vin. Le froment qu'on sème rend quatre pour un, tout au plus. Les figues n'ont point de saveur; les oliviers ne peuvent croître; enfin, nous avons un très bel aspect avec un très mauvais terrain. Mais aussi, nous lisons, nous imprimons ce qui nous plaît; nous ne demandons point permission de penser à un dominicain, et cela vaut mieux que des oliviers et des orangers.

À Francesco Albergati Capacelli, sénateur de Bologne, 14 février

Je n'ai d'autre spectacle que celui des sottises et des folies de ma chère patrie; je lui ai bien de l'obligation, car sans cela ma vie serait assez insipide. Après avoir tâté un peu de tout, j'ai cru que la vie de patriarche était la meilleure. J'ai soin de mes troupeaux comme ces bonnes gens, mais Dieu merci, je ne suis point errant comme eux, et je ne voudrais pour rien au monde mener la vie d'Abraham, qui s'en allait comme un grand nigaud, de Mésopotamie en Palestine, de Palestine en Égypte, de l'Égypte dans l'Arabie Pétrée, ou à pied, ou sur son âne, avec sa jeune et jolie petite femme, noire comme une taupe, âgée de quatre-vingts ans, ou environ, et dont tous les rois ne manquaient pas d'être amoureux. J'aime mieux rester dans mon petit ermitage avec ma nièce et la petite famille que je me suis faite.

Au prince de Ligne, 18 février

J'ai vu votre cordonnier [un huguenot venu le remercier de l'avoir fait libérer des galères]. Vraiment, c'est un imbécile. Si ses camarades sont aussi pauvres d'esprit, comme je le présume, ils sont aussi sûrs du paradis dans l'autre monde que des galères dans celui-ci.

À Louis Necker, 5 mars

Il est vrai que j'ai un peu de fièvre toutes les nuits. Mais c'est le beau printemps qui la donne; on dit qu'il faut être enrhumé, avoir la fièvre, être dégoûté à l'équinoxe, qu'avec du régime, de l'attention, de la résignation, on vient à bout de ses maux jusqu'à ce qu'on crève, qu'il ne faut pas importuner Esculape pour des niaiseries.

À Théodore Tronchin, son médecin, vers le 29 mars

Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera inmanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent; la lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion et alors ce sera un beau tapage; les jeunes gens sont bien heureux, ils verront de belles choses.

À Bernard Louis Chauvelin, ambassadeur de France à Turin, 2 avril

Nous élevons nos cris à nos anges du sein des mers qui submergent nos vallées entre nos montagnes de glace et neige. Nous offrons volontiers à notre curé la dîme de tout cela; mais pour la dîme de nos blés, Dieu nous en préserve!

Au comte et à la comtesse d'Argental, 18 avril

Je sais à quels excès pourrait se porter une cabale dangereuse de fanatiques qui n'ont que trop de crédit. J'avais dans M^{me} de Pompadour une protectrice assurée, je ne l'ai plus; je suis dans ma 71^e année [sic], et je veux finir mes jours en paix. Je suis une victime échappée au couteau des prêtres; il faut que je paisse en repos dans les pâturages où je me suis retiré. Que nos lettres, mon cher frère, ne soient que pour nous et pour les adeptes. Je vous embrasse tendrement, Ecr: l'inf: tant que vous pourrez.

À Damilaville, 5 mai

Le seul plaisir de la vie à Genève, c'est qu'on y peut mourir comme on veut. Beaucoup d'honnêtes gens n'appellent point de prêtres. On se tue si on veut, sans que personne y trouve à redire, ou l'on attend le moment sans que personne vous importune.

À M^{me} Du Deffand, 9 mai

Je crois rendre service à mon prochain quand je fais croître quatre brins d'herbe sur un terrain qui n'en portait que deux. J'ai bâti des maisons, planté des arbres, marié des filles, l'ange exterminateur n'a rien à me dire, et je passerai hardiment sur le pont aigu.

À Élie Bertrand, pasteur à Berne, 15 mai

Je ne sais rien de nouveau; je moissonne mes champs, et quelques vérités éparses dans de mauvais livres. Ce sont de vieux arsenaux dans lesquels je trouve des armes rouillées, qui ne laisseront pas d'être aiguisées, et dont je tâcherai de me servir avec toute la discrétion possible.

À Damilaville, 13 juillet

Mais la différence entre vous et moi, c'est que vous êtes jeune et aimable. Vous n'avez pas le petit doigt du pied dans l'eau du Styx, et j'y suis plongé jusqu'au menton. Vous écrivez de votre main, et avec la plus jolie écriture du monde, et moi je peux dicter à peine. Je vous suis très redevable de votre recette. Il y a longtemps que j'ai épuisé tous les œufs de mes poules, et la couperose, et le nitre, et le sel, et l'eau fraîche, et l'eau de vie. Ayez la bonté de considérer, madame, que des yeux de soixante et onze ans ne sont pas comme les vôtres, et sont fort rebelles à la médecine.

À la baronne de Verna, 11 août

J'apprends, Madame, que vous avez perdu M. d'Argenson. Si cette nouvelle est vraie, je m'en afflige avec vous. Nous sommes tous comme des prisonniers condamnés à mort

qui s'amuse un moment sur le préau, jusqu'à ce qu'on vienne les chercher pour les expédier. Cette idée est plus vraie que consolante.

À M^{me} Du Deffand, 31 août

On ne sert assurément ni la vérité ni moi en m'attribuant cet ouvrage [le Dictionnaire philosophique]. Si jamais vous rencontrez quelque pédant à grand rabat ou à petit rabat, dites-leur bien, je vous en prie, que jamais ils n'auront le plaisir de me condamner en mon propre et privé nom, et que je renie tout dictionnaire jusqu'à celui de la Bible par dom Calmet. Je crois qu'il y a dans Paris très peu d'exemplaires de cette abomination alphabétique, et qu'ils ne sont pas dans des mains dangereuses. Mais dès qu'il y aura le moindre danger, je vous demande en grâce de m'avertir, afin que je désavoue l'ouvrage dans tous les papiers publics, avec ma candeur et mon innocence ordinaires.

À d'Alembert, 19 septembre

Je n'ai presque point de pères de l'Église dans ma bibliothèque, et c'est bien dommage car ce sont de bons recueils de subtiles bêtises.

À Paul Claude Moulton, 26 septembre

Il y a peut-être un état assez agréable dans le monde, c'est celui d'imbécile, mais il n'y a pas moyen de vous proposer cette manière [d'être heureux]; vous êtes trop éloignée de cette espèce de félicité. C'est une chose assez plaisante qu'aucune personne d'esprit ne voudrait d'un bonheur fondé sur la sottise.

À M^{me} Du Deffand, 3 octobre

Je serai bientôt obligé, je crois, de quitter ces Délices que vous m'avez rendues si chères en les célébrant. Il faut que j'habite, le printemps, l'été et l'automne, la terre de Ferney que je fais valoir, et dans l'hiver il ne me faut qu'une chambre bien chaude. D'ailleurs, il importe fort peu qu'on soit mangé après sa mort par les vers du pays de Genève, ou par les vers du pays de Gex.

À George Keate, 14 novembre

On a aussi imprimé sous mon nom des Lettres secrètes. On dit que c'est M. Robinet qui m'a joué ce beau tour. Si les lettres sont secrètes, il ne fallait donc pas les rendre publiques, mais on croit que le secret restera entre M. Robinet et son imprimeur; on m'a mandé que c'est un recueil aussi insipide que si l'on avait imprimé les mémoires [= les factures] de mon tailleur et de mon boucher. Vous voyez qu'on me regarde comme un homme mort, et qu'on vend tous mes effets à l'encan, et que Robinet s'est chargé de mon pot de chambre.

À Damilaville, 25 novembre

Jean-Jacques et moi, nous ne sommes que des barbouilleurs de papier, très inutiles en ce monde. Tout notre mérite est d'augmenter le commerce du chiffon. Nos vers, notre prose, nos paradoxes, nos contradictions, nos sottises ne font ni bien ni mal. Le grand point est de manger en paix à l'ombre de son figuier, et de se réjouir dans ses œuvres. Tout le reste est vanité. Dieu vous tienne en liesse.

À Jacob Vernes, vers le 20 décembre

Les parlements ont fait du mal à l'ordre [des jésuites], mais du bien aux particuliers. Ils ne sont heureux que depuis qu'ils sont chassés. Mon jésuite Adam était mal couché, mal vêtu, mal nourri, il n'avait pas un sou, et toute sa perspective était la vie éternelle. Il a chez moi une vie temporelle qui vaut un peu mieux. Peut-être que dans un an il n'y aura pas un seul de ces pauvres gens qui voulût retourner dans leurs collèges s'ils étaient ouverts.

À Jacques François Paul Aldonce de Sade, 26 décembre

Comment se porte toute la famille? Il nous faut absolument un Cramer à dîner. Tirez à la courte paille.

À monsieur Gabriel ou Philibert Cramer ou madame Cramer la mère
ou madame Cramer Delon [vers 1764]

AM

*Dans le fond de mon hermitage
Loin de l'illusion des cours
Réduit hélas! à vivre en sage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge;
La retraite est mon seul recours,
Je ne ferai plus de voyage.*

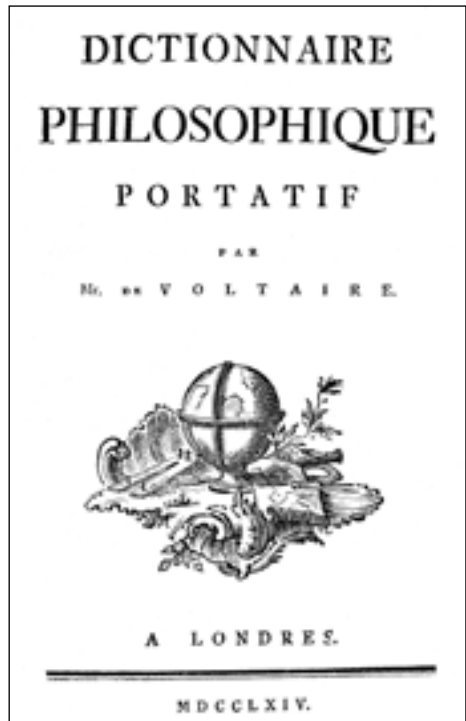
Voltaire à Elie Bertrand, 28 août 1764

LE DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE PORTATIF

Au temps de son séjour en Prusse, en septembre 1752, Voltaire avait proposé à son hôte Frédéric II de patronner un ouvrage alphabétique collectif destiné à lutter contre le fanatisme. Le projet n'eut pas de suite : six mois plus tard, Voltaire quittait Berlin pour n'y plus revenir. Mais la mode de la vulgarisation alphabétique était dans l'air et les « portatifs », on dirait maintenant les livres de poche, allaient se multiplier dans tous les domaines : théologie, chirurgie, jurisprudence, commerce, beaux-arts, géographie, histoire et même philosophie. Ainsi Voltaire écrivait-il le 9 janvier 1763 à un ami, le pasteur Elie Bertrand, auteur d'un *Dictionnaire des fossiles* : « Je crois qu'il faudra dorénavant, tout mettre en dictionnaires. La vie est trop courte pour lire de suite tant de gros livres. Malheur aux longues dissertations ! ».

Son expérience de *l'Encyclopédie*, « ce gros fatras », disait-il, dont il avait critiqué les longueurs et les inutiles digressions, l'avait amené à proposer à d'Alembert un protocole de rédaction à l'usage des encyclopédistes : « Je voudrais partout la définition, et l'origine du mot avec des exemples » (9 octobre 1756). Offre sans suite qui contribua à le décourager de poursuivre sa collaboration mais dont les principes ne seront pas abandonnés car ils inspireront le *Dictionnaire philosophique portatif*, en 1764, et plus tard les *Questions sur l'Encyclopédie*, en 1770.

C'est dans une lettre à son amie et correspondante régulière, M^{me} du Deffand, le 18 février 1760, que se précise l'esprit dans lequel Voltaire rédigera les articles du *Portatif*.



« Je suis absorbé, écrit-il, dans un compte que je me rends à moi-même par ordre alphabétique, de tout ce que je dois penser sur ce monde-ci et sur l'autre, le tout, pour mon usage et peut-être après ma mort pour l'usage des honnêtes gens ».

Un peu moins de deux siècles auparavant Montaigne avait averti le futur lecteur des *Essais* qu'il ne s'était proposé « aucune fin que domestique et privée », ce qui le laissait libre de s'exprimer comme il voulait et de se montrer tel qu'il était. Ce dont Voltaire ne se privera pas car son *Portatif* échappe aux normes de rédaction habituelles des dictionnaires par un style vif, direct et léger qui en fait avant tout une œuvre littéraire incontestable.

Le 4 juin, le Conseil du roi ayant cassé l'arrêt de Toulouse condamnant Jean Calas à mort, le moment était enfin propice à la publication du volume projeté. Voltaire évitait ainsi que d'éventuelles critiques de ses écrits viennent nuire à cette cause d'une importance capitale.

Le *Dictionnaire philosophique portatif* fut imprimé clandestinement par Gabriel Grasset, à Genève en juillet 1764. C'est un in-octavo de 344 pages. Sa clandestinité rend toute évaluation du tirage difficile. Par ailleurs les colis suspects étant régulièrement ouverts, c'est par petits paquets acheminés par les amis et connaissances que le *Portatif* est distribué. Mais comme les dépôts connus des seuls initiés se trouvèrent vite démunis, on peut en déduire une large distribution. D'ailleurs d'autres éditions suivront rapidement, un mois après la sortie du livre, en août 1764, ensuite à Lyon et à La Haye en octobre, enfin à Liège et à Amsterdam en décembre (à propos de l'une de ces deux éditions Voltaire précise qu'il s'en est débité 4 000 exemplaires en huit jours).

La parution fut le signal d'une curieuse campagne publicitaire de Voltaire auprès de ses connaissances : se sachant menacé de représailles en haut lieu en raison de ses opinions, il présente son propre livre comme une œuvre de Satan, ce dont aucun de ses amis n'est dupe, et, ce faisant, il en fait connaître l'existence. Sa correspondance pendant le deuxième semestre 1764 fourmille de condamnations des plus virulentes (lettre à d'Alembert, 16 juillet) en même temps que d'affirmations les plus farfelues sur le ou les auteurs. Ce qui fait dire au duc de Choiseul, ministre de Louis XV : « Pourquoi diable vous démenez-vous, Suisse marmotte, comme si vous étiez dans un bénitier ? On ne vous dit mot, et certainement l'on ne veut vous faire aucun mal ; vous désavouez le livre sans qu'on vous en parle, à la bonne heure ; mais vous ne me persuaderez jamais qu'il n'est pas de vous [...] Vos lettres multipliées sont une preuve de plus qu'il est de vous et que vous avez peur (27 octobre 1764) ». Malgré un pareil appui, Voltaire a raison de s'abriter derrière l'anonymat : on peut faire jeter son livre au feu, ce qu'on fera,

mais légalement on ne peut pas s'en prendre à sa personne physique sans preuve formelle ou sans aveu de sa part. Sur l'exemplaire personnel de sa bibliothèque, on lit en tête : « ouvrage dangereux ».

Dès sa parution le *Dictionnaire philosophique portatif* connaît un succès considérable auprès de ceux qui partagent les opinions de Voltaire. En Europe nombreux sont les gens instruits et fortunés, fervents lecteurs de ses livres et sur qui la répression religieuse n'a pas de prise. Mais il remporte un succès de scandale tout aussi considérable, en premier lieu à Genève où Jean-Robert Tronchin, procureur général de la République helvétique, adresse un réquisitoire au Petit Conseil pour le condamner à être lacéré et brûlé, en ces termes :

« Cet ouvrage intitulé *Dictionnaire philosophique Portatif* [...] est un monument déplorable de l'abus qu'on peut faire de l'érudition [...] Je conclus que le livre [...] qui commence par l'article Abraham et finit par l'article Vertu, soit lacéré et brûlé au-devant de la Porte de l'Hôtel de Ville par l'Exécuteur de la Haute Justice, comme téméraire, impie, scandaleux, destructif de la Révélation. Qu'il soit fait inhibitions et défenses très expresses à tous libraires, Imprimeurs et colporteurs d'en imprimer, vendre ou distribuer à peine d'être poursuivis extraordinairement ; enjoint à tous ceux qui en auraient des exemplaires de les rapporter dans trois jours en Chancellerie. 20 septembre 1764. »

Suivirent les condamnations, prononcées à l'encontre de Gabriel Grasset, l'imprimeur, et de sa femme, à demander pardon à Dieu, à quelques jours de prison, à une amende de 500 florins et « à devoir se conformer exactement aux Règlements de la Librairie à peine d'être cassé irrémédiablement et puni. »

Six jours plus tard, le texte de cette condamnation est communiqué à Versailles au duc de Choiseul. Sur quoi Louis XV, informé sur l'auteur véritable de l'ouvrage et s'étant peut-être fait lire certains passages, aurait déclaré : « Est-ce qu'on ne peut faire taire cet homme-là ? ».

On ne pourra pas faire taire Voltaire. Le *Dictionnaire philosophique portatif* sera réédité sous le même titre jusqu'en 1767, puis en 1769 sous le titre *La raison par l'alphabet*, et à partir de 1770 sous celui de *Dictionnaire philosophique*. Et jusqu'au bout la polémique continuera contre « ce livre libérateur qui exhorte son lecteur, comme l'a écrit Christiane Mervaud, sa dernière éditrice, à oser penser par lui-même ».

JF

Une œuvre d'enfer

Le Dictionnaire philosophique portatif se lit comme un conte où l'on trouve matière à réfléchir sur toutes sortes de mystères du monde... Le lecteur qui aurait été rebuté par le terme dictionnaire sera vite séduit par le beau style de Voltaire, qui mène avec vivacité son combat philosophique au fil des articles en usant excellemment de force figures de style et tournures littéraires. À un rythme soutenu, enchaînements astucieux, comparaisons audacieuses, allusions et antiphrases s'entrecroisent sans jamais nuire à la clarté de l'argumentation et à la logique de raisonnement de ce savoureux « concentré de philosophie ». La destinée humaine y est évoquée sur un ton parfois badin, erreurs de jugement et idées reçues sont passées au crible de l'ironie d'une plaisante conversation de salon. La critique sociale se dessine sous les propos d'une foule de personnages échappés de récits mythologiques ou de contes, d'animaux philosophes, voire du diable ou de penseurs divers.

Voltaire, dans sa correspondance, feignait de s'étonner des effets de ce « diabolique dictionnaire », dont voici plusieurs morceaux choisis, extraits de quelques-uns des articles de l'édition parue en 1764.

PP

Beau, beauté

Demandez à un crapaud ce qu'est la beauté, le grand beau, le *to kalon*. Il vous répondra que c'est la femelle avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée; le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le diable; il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes et une queue. Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence, au *to kalon*. [...]

Bêtes

Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines privées de connaissance et de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien ne perfectionnent rien, etc.!

Quoi! cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, et encercle sur un arbre; cet

oiseau fait tout de la même façon ? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois n'en sait-il pas plus au bout de ce temps qu'il n'en savait avant les leçons ? Le serin à qui tu apprends un air le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend et qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien ! Je ne te parle pas : tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir, que j'ai de la mémoire et de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses. [...]

Écoutez d'autres bêtes raisonnant sur les bêtes ; leur âme est un être spirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être spirituel, qui, à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, et sa mesure d'idées et de combinaisons, mais qui ne pourra jamais savoir ce que sait un enfant de six ans ? Sur quel fondement imaginez-vous que cet être, qui n'est pas corps, périt avec le corps ? Les plus grandes bêtes sont ceux qui ont avancé que cette âme n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau système. Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps : ainsi le système de ces messieurs revient à ceci, que l'âme des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps. [...]

Égalité

[...] Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse et les plaisirs, et avec beaucoup de goût pour la paresse ; par conséquent tout homme voudrait avoir l'argent et les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, et ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux qu'il est impossible que deux prédicateurs ou deux professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre humain, tel qu'il est, ne peut subsister, à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout ; car, certainement, un homme

à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre; et si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître des requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle et en même temps la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité; on a prétendu dans plusieurs pays qu'il n'était pas permis à un citoyen de sortir de la contrée où le hasard l'a fait naître; le sens de cette loi est visiblement : *Ce pays est si mauvais et si mal gouverné que nous défendons à chaque individu d'en sortir, de peur que tout le monde n'en sorte.* Faites mieux: donnez à tous vos sujets envie de demeurer chez vous, et aux étrangers d'y venir. [...]

Fanatisme

[...] Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant?

Ce sont d'ordinaire les fripons qui conduisent les fanatiques, et qui mettent le poignard entre leurs mains; ils ressemblent à ce Vieux de la Montagne qui faisait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbéciles, et qui leur promettait une éternité de ces plaisirs dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, celle des lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philosophie est de rendre l'âme tranquille, et le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre. [...]

Guerre

(...) Misérables médecins des âmes, vous criez pendant cinq quarts d'heure sur quelques piqûres d'épingles, et vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux! Philosophes moralistes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière. Que deviennent et que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps, et que je meurs à vingt

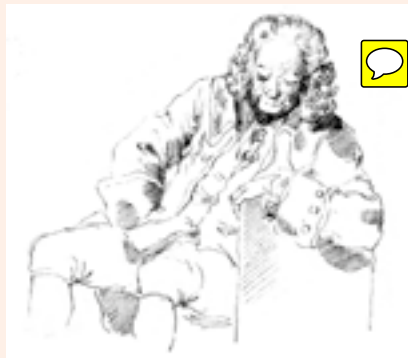
ans dans des tourments inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourants, tandis que mes yeux, qui s'ouvrent pour la dernière fois, voient la ville où je suis né détruite par le fer et la flamme, et que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes et des enfants expirants sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas?

Ce qu'il y a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le dieu Mars : Sabaoth, chez les Juifs, signifie le dieu des armes ; mais Minerve, chez Homère, appelle Mars un dieu furieux, insensé, infernal.

Méchant

[...] Dans les dix millions restants seront compris les gens oisifs et de bonne compagnie, qui veulent jouir doucement ; les hommes à talents, occupés de leurs professions ; les magistrats, les prêtres, visiblement intéressés à mener une vie pure, au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchants que quelques politiques, soit séculiers, soit réguliers, qui veulent toujours troubler le monde, et quelques milliers de vagabonds qui louent leurs services à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées ; et, dans ce nombre, je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc tout au plus sur la terre, dans les temps les plus orageux, un homme sur mille qu'on peut appeler méchant : encore ne l'est-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit et qu'on ne croit. Il y en a encore trop, sans doute : on voit des malheurs et des crimes horribles ; mais le plaisir de se plaindre et d'exagérer est si grand qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé, tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa dame, au sortir de l'Opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.



UNE ANNÉE FÉBRILE

Tout au long de l'année 1764, dans son pays « fort au-dessus du paradis terrestre pendant l'été », mais qui « pendant l'hiver l'emporte de beaucoup sur la Sibérie », Voltaire s'active fiévreusement. Entre deux articles du Dictionnaire philosophique, il tient ses comptes, ouvre sa bourse aux nécessiteux, joue la comédie, écrit des contes, collabore à la Gazette littéraire de l'Europe, invective son voisin de Genthod, entre autres. Et surtout il n'abandonne pas la famille Calas, faisant jouer toutes ses relations influentes pour obtenir la révision du procès en vue de la réhabilitation de Jean Calas.

Voltaire fait l'aumône

Trois pages seulement du livre de comptes sont consacrées à l'année 1764 et elles ne comportent que vingt-trois transactions en livres, florins ou piastres pour un total de 2538 livres tournois. La première couvre entre autres les gages de Wagnière pour 1763 et « vingt un sols donnés à un gros moine qui demandait l'aumône ». Les religieux, les passants et les pauvres figurent à plusieurs reprises, la maréchaussée touche un petit écu tout comme un capitaine réformé et « celui qui a gardé le bois du cul de chien », un officier reçoit 1 livre 12 sols, les pères de Saint-Martin une somme indéterminée, un « homme de Bourg poëtilion » voit ses talents récompensés par un don de 3 livres et M^{me} Fatio, quant à elle, reçoit un écu neuf « pour le nom de Dieu ».



Comme en 1763, Pierre Calas figure dans les comptes, pour 16 piastres ou 86 livres, on ne sait pas à quel titre. Parmi les fournisseurs on trouve Gallatin, Vaudenet et Fils (une montre d'or pour 504 livres), Bernard Corna (une jument pour 360 livres), M^{me} Jacoby, sans doute la femme du relieur (216 livres), et M^{lle} Ginest (couturière, 300 livres).

Parmi les objets et fournitures achetés et les services payés, de la pommade, du papier pour minutes, des peignes, le remontage du fusil, des bouchons, de la ficelle, des éponges, une feuille de carton, du papier gris, des chaussettes de peau,

du tabac, des gants, un canif à deux lames, dix-huit mouchoirs blancs (60 livres) et enfin 26 livres pour l'encadrement d'un portrait de M^{lle} Clairon, actrice fétiche de Voltaire qui lui rendra visite à Ferney en 1765.

Un achat inefficace, « le mors de Colette », le cheval de Voltaire – peut-être fut-ce cette jument qui avait coûté 360 livres. Son propriétaire écrira à Cramer vers la fin de l'année : « Nous étions occupés Wagnière et moi à rembourrer notre coussin, et nous avons abandonné les rênes, Colette rencontra une borne, elle fit passer le cabriolet par-dessus, nous tombâmes les uns sur les autres, c'est-à-dire, Wagnière, Colette, le cabriolet et moi ; nous nous relevâmes comme nous pûmes ; Colette me demanda mille pardons, me fit les plus charmantes mines du monde, et nous continuâmes notre promenade fort gaiement ».

Pour quelle raison Voltaire a-t-il payé, le 2 juin, 12 livres à un avocat de Langres ? Ses comptes ne donnent qu'un aperçu partiel et incertain de ses multiples activités...

AB



Voltaire journaliste

Entreprise quasi officielle, lancée en mars 1764 par le duc de Praslin, cousin de Choiseul et secrétaire d'État aux Affaires étrangères, la *Gazette littéraire de l'Europe* visait à soutenir et à étendre l'hégémonie française sur la culture européenne. Dirigée par Suard, elle disparut au bout de deux ans. Alerté par son ami d'Argental, Voltaire proposa ses services et fut un collaborateur occasionnel. Sa contribution, qui ne dura que huit mois, se limita à une vingtaine de textes.

André Magnan, dans *l'Inventaire Voltaire*, p. 589, note que « la lecture de cet ensemble réserve quelques jolies surprises : un éloge du républicain anglais Sidney, qui a développé “les principes des gouvernements libres”, une analyse de l'énergie de la poésie sacrée hébraïque, une esquisse de sociologie du roman comme pratique de culture urbaine et bourgeoise. On en dégage, ajoute-t-il, un art du journaliste, en tout cas pour



la recension d'ouvrage : clarté, brièveté, explication des enjeux et des contextes, dissociation du compte rendu et du commentaire, respect du lecteur enfin, appelé à juger en dernier ressort. » Ce sont ces mêmes qualités, en particulier la récolte d'informations de première main, l'analyse des forces en présence et une logique rigoureuse dans la rédaction de mémoires qui mèneront Voltaire, journaliste dans l'âme, jusqu'à la réhabilitation de Calas.

Auteur de milliers de textes parus dans des dizaines de revues à travers toute l'Europe, publiés souvent à son insu, Voltaire ne fut vraiment correspondant que pour la *Gazette littéraire* et, plus tard et sur une échelle plus modeste, pour le *Journal de politique et de littérature* de Charles-Joseph Panckoucke, premier éditeur de ce qui deviendra, entre les mains de Beaumarchais, la grande édition de Kehl des œuvres de Voltaire.

AB

Un voisin un peu fêlé



C'est en 1764 que parut l'ouvrage le plus connu de Charles Bonnet (1720-1793), *La Contemplation de la nature*, où le grand savant de Genthod présente une synthèse de ses recherches scientifiques. Tout comme le *Dictionnaire philosophique* – qui était, pour Bonnet, « le plus détestable de tous les livres du pestilentiel auteur » –, *La Contemplation de la nature* connut un succès considérable et fut l'objet de nombreuses éditions et traductions. Il ne fut point du goût de Voltaire qui a laissé des notes acerbes dans les marges de son exemplaire de l'ouvrage: « sottise – pauvre déclamateur – ah sot – faux – fat – fades

répétitions de choses connues – que tu radotes – pauvre homme – vieilles sottises – fatras – par ma foi mon cher Bonnet tu es fou ». Bonnet n'a pas vu ces notes, mais il a bien lu les lignes que Voltaire lui consacra dans *Dieu et les hommes* en 1769 : « je ne sais quel rêveur nommé Bonnet, dans un recueil de facéties appelées par lui *Palingénésie*, paraît persuadé que nos corps ressusciteront sans estomac, et sans les parties de devant et de derrière, mais avec des *fibres intellectuelles*, et d'excellentes têtes. Celle de Bonnet me paraît un peu fêlée [...] je lui conseille, quand il ressuscitera, de demander un peu plus de bon sens, et des fibres un peu plus intellectuelles que celles qu'il eut en partage de son vivant ».



Une note dans l'édition de Kehl rend justice à Bonnet, tout en regrettant sa chute dans les insondables entrailles de la philosophie spéculative : « M. Bonnet, célèbre naturaliste, connu par un excellent ouvrage sur les feuilles des plantes, par la découverte d'un puceron hermaphrodite, et par des observations sur la reproduction des parties des animaux, avait eu le malheur de faire quelques ouvrages ridicules de métaphysique et de théologie, dans les instants où la faiblesse de sa vue ne lui permettait pas de faire des observations. Il parlait quelquefois avec mépris de M. de Voltaire dans ces ouvrages, et dans ses lettres à l'anatomiste Haller, qui avait aussi le malheur d'être théologien. M. de Voltaire prend ici la liberté de se moquer d'une des plus plaisantes rêveries métaphysico-théologiques qui soient échappées au savant naturaliste ».

AB

Des requêtes pour Calas

Quand, le 7 mars 1763, le Conseil du roi, réuni au Palais, en présence de trois évêques, de tous les ministres d'État et d'une centaine de personnes, avait ordonné à l'unanimité au parlement de Toulouse d'envoyer les procédures au Conseil du roi et de faire connaître les motifs de la condamnation à mort de Jean Calas, Voltaire s'était imaginé que la suite du procès ne serait qu'une simple formalité. C'était sous-estimer l'opiniâtreté dudit parlement, qui commença par exiger que M^{me} Calas verse 1 500 livres pour les frais de copie du dossier. L'affaire traîna. L'année finit sans aucun progrès. Tous les motifs d'attribution se trouvèrent bons. Pour assurer le retentissement de ce non-événement juridique dans les hautes sphères du pouvoir, Voltaire fit agir ses réseaux et ses discrètes relations dans la presse suisse et européenne.

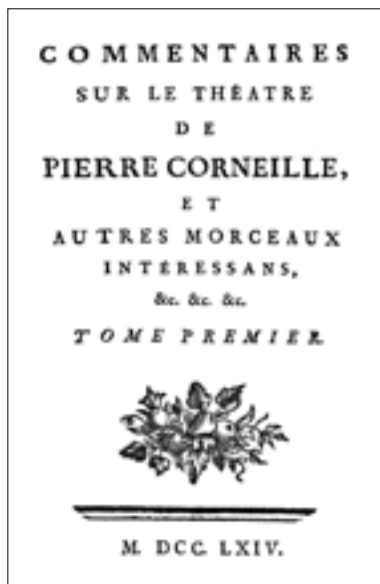
Enfin, le 4 juin 1764, après avoir occupé douze ou quinze bureaux pour étude, l'arrêt de Toulouse fut rapporté devant le Conseil du roi. Aucune voix ne s'éleva pour le confirmer. Il fut donc cassé à l'unanimité. Puis, à l'unanimité des suffrages, le Conseil décida la révision du procès.

Restait une inconnue de taille : l'instance devant laquelle le défunt Calas et les siens seraient rejugés (car on devait redouter la solidarité de corps entre parlements). Heureusement le tribunal désigné fut celui des « Requêtes de l'Hôtel », formé des mêmes juges qui avaient cassé l'arrêt toulousain. Ce qui fait écrire à Voltaire que la réhabilitation est à peu près certaine : « Les écailles tombent des yeux, le règne de la vérité approche. Mes anges, bénissons Dieu ». (aux d'Argental, 17 juin 1764).

JF

L'ÉDITION DES COMMENTAIRES SUR CORNEILLE

À l'origine Voltaire avait vu grand : l'édition commentée de Corneille serait imprimée, chez Gabriel Cramer à Genève, en in-quarto, sur beau papier, avec de nombreuses illustrations. Il avait, pour ce faire, lancé un large appel à souscription à travers l'Europe, en commençant par les têtes couronnées : en Russie la tsarine Elisabeth Petrovna, puis la tsarine Catherine II avait souscrit pour 200 exemplaires, en Autriche le couple impérial 100 exemplaires, d'Angleterre il obtenait 89 souscriptions, d'Allemagne 60, et de Prusse 25 (dont six, assez chichement, de Frédéric II). Les Français, pas si Welches, souscrivirent massivement. La liste des souscripteurs, totalisant 1 176 noms pour 4 009 exemplaires, figurera à la fin de l'édition de 1764. Ces chiffres témoignent de l'intérêt général pour les grandes œuvres, et de fait, à leur date, de l'étendue d'une culture européenne de langue française.



L'édition de 1764, moins spectaculaire que prévu, sera tirée finalement en douze volumes in-octavo, avec 35 illustrations et vendue au prix de deux louis d'or. Un exemplaire spécialement relié sera envoyé au Secrétaire perpétuel de l'Académie.

Le 2 mars Voltaire écrit à d'Alembert : « On dit que le Corneille arrive, j'ai bien peur qu'il n'excite de grandes clameurs ». En effet, Fréron, qui n'est pas son ami, l'interpelle en porte-parole d'une réprobation qu'il prétend générale : « Que diriez-vous, Monsieur, si l'on entreprenait une édition de vos ouvrages dans le même goût, si l'on s'attachait à montrer vos fautes de langage, vos solécismes, vos plagiats, votre ignorance, etc. etc. ». Voltaire reconnaît quelque temps plus tard, au moins en privé, qu'il a traité Corneille « tantôt comme un Dieu, tantôt comme un cheval de carrosse » (aux d'Argental, 31 août).

Il paraît probable que Cramer ait sous-estimé le tirage de l'édition commentée, destinée aux seuls souscripteurs ayant versé leur souscription, et se soit résolu

à limiter un second tirage à trois volumes des *Commentaires*, sans en parler à Voltaire. Et celui-ci de protester : « Je donne tout gratis aux comédiens et aux libraires [...] Je ne me suis mêlé de rien, sinon de perdre les yeux sur l'édition quasi illisible sur laquelle j'ai fait la mienne. J'ai été le seul correcteur d'épreuves, je me suis donné des peines assez grandes pendant deux années entières... Il aurait été plus utile à la famille Corneille et aux Cramer d'augmenter le nombre d'exemplaires pour les souscripteurs et de supprimer la petite édition des volumes séparés des *Commentaires*. Tout cela d'ailleurs est plein de fautes d'impression qu'il [Cramer!!!] avait promis de corriger » (à la comtesse d'Argental, 6 août 1764).

En dépit de ces griefs auteur-éditeur, le bilan de l'opération fut nettement positif et l'objectif initial, qui était de constituer une dot à Marie-Françoise Corneille, la petite « Cornillon », largement atteint. « On en a tiré enfin 52 000 livres dont 12 000 pour le père [Jean-François Corneille, à qui le roi donna également 150 exemplaires], et 40 000 pour sa fille », écrit Voltaire. Et d'ajouter, pour plus de détail : « De ces 40 000 il y en a eu environ 30 000 de payées, lesquelles 30 000 ont composé la dot de la sœur de M. Dupuits [la belle-sœur de Marie-Françoise]. Le reste n'est payable qu'au mois d'août ou de septembre... » (aux d'Argental, 14 mai 1764).

Ces engagements financiers donnent en passant la mesure du train de maison du patriarche à cette date : il loge alors, et nourrit, et entretient sa nièce, M^{me} Denis, le jeune couple de Marie-Françoise et Claude Dupuits, qui résideront au château jusqu'en 1769, plus la sœur de Dupuits et son mari, plus le père Adam, sans compter les dépenses de soutien à Jean-François Corneille, père de Marie-Françoise, les frais d'invités et le nombreux personnel du château.

Loin de s'en plaindre, Voltaire se déclare heureux de la famille qu'il s'est faite assez tard dans la vie : « M^{me} Denis, maîtresse de la maison, me tient lieu de femme [!?!];

M^{lle} Corneille, devenue M^{me} Dupuits, est ma fille; ce Dupuits a une sœur que j'ai mariée aussi, et quoique je sois à la tête d'une grosse maison, je n'ai point du tout l'air respectable » (à Cideville, 10 mai 1764). Patriarche certes, mais le bonnet de travers.



JF

LA TRAGÉDIE *OLYMPIE*

La tragédie *Olympie* ne méritait pas le fameux lazzi lancé du parterre : « O l'impie », on n'y trouve guère d'impiété.

L'action se situe après la mort d'Alexandre le Grand, à l'époque où ses lieutenants se disputent son empire. Cassandre, roi de Macédoine, est épris d'une jeune orpheline, *Olympie*, qu'il a fait élever et qui partage ses sentiments. Il se dispose à l'épouser. Mais un lourd secret pèse sur sa conscience. Il a autrefois tué *Statira*, la mère d'*Olympie*, qui était veuve d'Alexandre. Le décor de la pièce représente le temple d'*Ephèse*, sorte de couvent où vivent les princesses sous la direction d'un hiérophante. On apprend que *Statira* n'est pas morte et se cache dans le temple. Elle y retrouve *Olympie*, déchirée entre son amour pour Cassandre et l'attentat qu'il a commis contre sa mère.



Mais un autre successeur d'Alexandre, *Antigone*, ennemi de Cassandre, propose à *Statira* de la venger et demande la main d'*Olympie* pour récompense. Les deux rivaux s'apprêtent à découdre et envahissent le temple à la tête de leurs soldats. Sur le point de tomber aux mains de Cassandre, *Statira* se donne la mort. *Olympie* doit choisir entre ses deux prétendants. Elle annonce qu'elle fera connaître sa décision devant le bûcher où se consumera le corps de sa mère. Les portes du temple s'ouvrent laissant voir le bûcher allumé. *Olympie* marche s'avance alors et crie à Cassandre : « Apprends que je t'adore et que je m'en punis ». À ces mots, elle se frappe d'un poignard et se précipite dans les flammes.

Voltaire fondait de grands espoirs sur cette pièce. Écrite en six jours, revue sur six mois, elle réunissait des éléments dramatiques de nature à frapper le public. Il avait sur le choix des costumes des exigences de naturel et de simplicité. Point de broderies ni de dorures pour les prêtresses : robes blanches avec ceintures bleues.

Il donna une première représentation d'*Olympie* dans son théâtre privé à Ferney, le 24 mars 1762, devant « trois cents spectateurs en larmes, de tout rang et de

tout âge », chiffre à ramener à cent cinquante, selon certains. Voltaire jugea l'interprétation bouleversante : M^{me} Denis en Statira, Marie-Françoise Corneille parfaite dans un petit rôle, Gabriel Cramer, l'éditeur, en Cassandre, l'ami Constant d'Hermenches en Antigone, sa femme en Olympie et Voltaire à la place du souffleur.

Plus tard, Voltaire relate une autre représentation pour laquelle, vêtu en hiérophante, il portait « une grande barbe blanche avec une mitre de deux pieds de haut et un manteau beaucoup plus beau que celui d'Aaron » et évoque son interprétation : « mais quelle onction dans mes paroles! Je faisais pleurer les petits garçons. [À Paris] votre Brisard, [acteur de la Comédie Française] est un prêtre à la glace, il n'attendrira personne; je n'ai jamais conçu comment on peut être froid; cela me passe; quiconque n'est pas animé est indigne de vivre. Je le compte au rang des morts » (aux d'Argental, 11 mars 1764).

Il attendait beaucoup de la scène du bûcher pour terrasser l'auditoire. Olympie « se précipitait du haut d'une estrade sur un matelas, entre deux rangs de flammes et on jetait de l'orcanson qui augmentait encore le feu ». Commentant cette mise en scène pour le moins hasardeuse, Voltaire précise à son ami Jacob Vernes que « ce n'est point dans le temple qu'Olympie se brûle mais dans la place qui est au-devant du temple. La fumée gêterait les belles voûtes du

sanctuaire », et il ajoute « il est vrai que cela est assez difficile à exécuter par des décorateurs ordinaires » (6 août). On le croit volontiers. Sacrifiant la sécurité sur l'autel de la vérité théâtrale, à Ferney on allumait au fond de la scène un vrai feu, lançant de vraies flammes. Or M^{me} Denis utilisait l'arrière-scène comme lingerie. Un jour il est probable qu'un courant d'air poussa les flammes dans cette direction et le brasier enflamma la moitié du linge du château. Nul ne sait si les réactions du public devant un tel bûcher furent d'enthousiasme ou d'effroi...



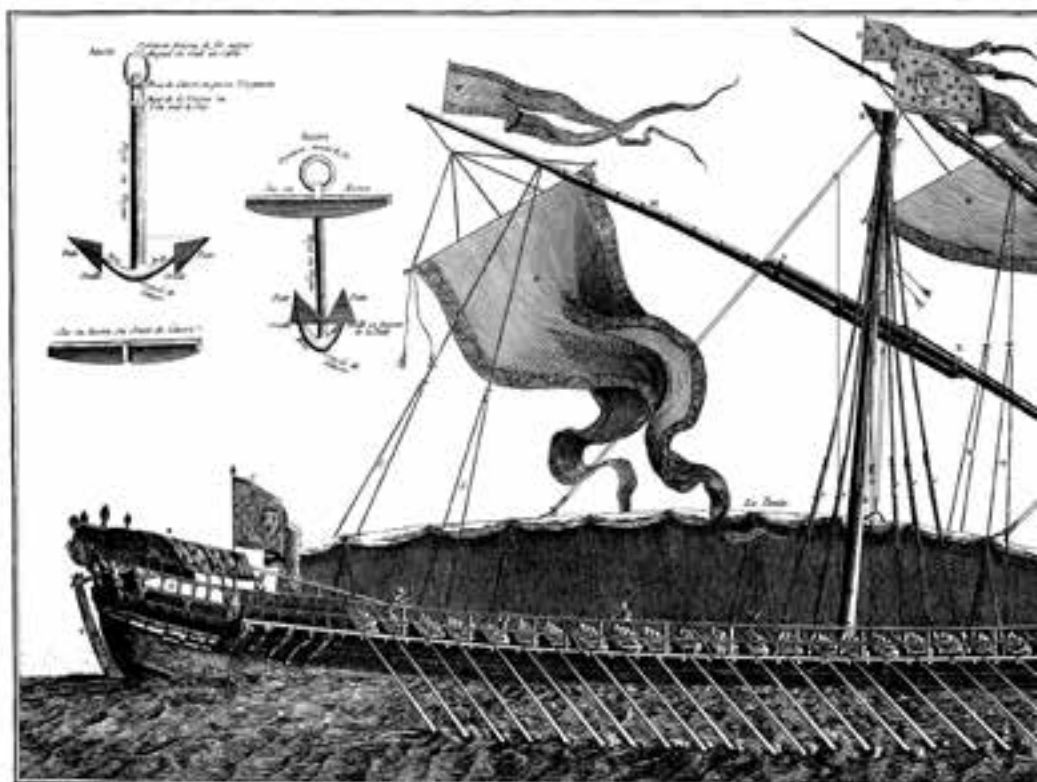
La pièce fut créée à la Comédie Française le 10 mars 1764 pour dix représentations seulement et ne fut pas reprise en raison de réticences de la troupe qui n'étaient peut-être pas dues qu'à l'indisponibilité des acteurs.

LES PROTESTANTS ET LE SUCRE DE CAYENNE

L'expédition de colonisation de la Guyane organisée en 1763-1764 par le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, a suscité un grand intérêt chez Voltaire. Il y voyait une manière d'offrir un meilleur avenir aux protestants persécutés en France et peut-être en même temps d'avancer ses propres affaires.

Il y voyait aussi, comme bien d'autres, une manière de redorer le blason d'une France encore humiliée par la perte du Canada dans la Guerre de Sept Ans, même si pour lui il ne s'agissait que de « quelques arpents de neige ».

La relation familière que Voltaire entretient avec Choiseul (qui l'appelle sa « marmotte » dans ses lettres) lui permet d'être optimiste dans cette entreprise,



Marin, Dessin d'une Galère à la Rame nommée la Reale.

qui concerne au départ un groupe de 24 galériens détenus à Marseille. Les envoyer, libres de leur chaînes, travailler la terre fertile de Guyane dans un climat aussi clément que celui du sud de la France, voilà le rêve du patriarche de Ferney. Car pour lui, il s'agit d'un « pays d'El Dorado » : c'est ce qu'il écrit le 24 janvier 1764 à Turgot, alors intendant de Limoges et futur contrôleur général des finances de Louis XVI, dont le soutien s'annonce précieux. Turgot lui a rendu visite aux Délices en 1760. C'est son frère le naturaliste et philosophe Etienne François Turgot qui est gouverneur de la Guyane.

Les deux longues lettres que Voltaire adresse le 19 mars 1764 à Turgot et au genevois Louis Necker, frère aîné d'un autre futur ministre bien connu, le banquier Jacques Necker, nous renseignent sur les multiples raisons de cet intérêt de l'auteur du *Traité sur la tolérance* pour la colonie de Guyane.

« Il y a vingt-quatre protestants aux galères à Marseille, » écrit-il à Turgot. « J'avais eu l'impudence, il y a quelques mois, de demander à M. le duc de

Choiseul la grâce d'un imbécile qui était au nombre de ces martyrs, je l'obtins sur le champ. Cela me donna une grande réputation sur les bancs des galères. Les 24 martyrs s'imaginèrent que j'avais tout pouvoir sur la Méditerranée; ils me firent écrire qu'ils pourraient donner quinze ou vingt mille francs pour obtenir leur délivrance. J'ai conclu de là qu'ils pourraient très bien employer cet argent à s'établir à la Guyane, et qu'ils pourraient même engager plusieurs familles à cette émigration. J'ai conçu que des gens qui aimaient mieux rester aux galères que de changer de religion, étaient la meilleure acquisition que M. le chevalier Turgot pourrait jamais faire. J'en ai écrit à M. le duc de Choiseul, qui daigne approuver mon idée, et je crois que M. le chevalier Turgot pourra faire un bon coup de filet; il augmentera sa colonie de plusieurs personnes actives, industrieuses, et qui ne coûteront rien à l'état. »

Pour Voltaire ces hommes, mis aux galères sans renier leur foi, ont prouvé leurs qualités



d'énergie et de caractère. Il leur faudra seulement un peu de discrétion. S'adressant cette fois à son ami Louis Necker, il lui demande donc également son soutien: « Le ministère a une grande prédilection pour la nouvelle colonie de la Guyane, on assure que le sol y est excellent, et que des personnes industrieuses et actives peuvent s'y enrichir en peu d'années. C'est, d'ailleurs, le plus beau climat de la nature; et les habitants des côtes méridionales de France ne trouveront pas l'air fort différent, attendu les vastes forêts qui dans ce pays tempèrent plus qu'ailleurs l'ardeur du soleil. Il me paraît qu'il vaut mieux s'enrichir à la Cayenne, que d'être enchaînés à Marseille [...] Il ne faudrait pas, à mon avis, qu'ils demandassent la permission de bâtir un temple, et d'amener avec eux des ministres, il faut qu'ils se présentent comme cultivateurs soit d'indigo, ou de cochenille, ou de coton, ou de soie, ou de tabac, ou de sucre, et non comme le peuple de Dieu passant les mers pour aller chanter les psaumes de Marot. Ils pourront secrètement embarquer un ministre, ou deux, si cela leur convient; et quand ils seront une fois à la Guyane, ils auront à faire à un gouverneur, homme de mérite, qui connaît mieux que personne au monde le prix de la Tolérance, et qui ne part qu'avec la ferme résolution d'accorder à tout le monde liberté de conscience [...] Il n'y a pas un moment à perdre, vous aurez la gloire de rendre un très grand service à l'humanité, et je serai votre premier commis dans le bureau de la bienfaisance. » Mais les galériens renoncèrent à bénéficier de cette générosité et les espoirs de Voltaire seront déçus, comme il le relate aux d'Argental le 17 juin : « Ils avaient promis de s'embarquer avec chacun mille écus. Croiriez-vous que ces drôles-là, quand il a fallu tenir leur parole, ont fait comme les compagnons d'Ulysse qui aimèrent mieux rester cochons que de redevenir hommes? Mes gens ont préféré les galères à la Guyane. »

Bien leur prit pourtant. L'expédition allait échouer lamentablement à cause des conditions climatiques et sanitaires dans la colonie, mais aussi de l'imprévoyance et de l'impréparation des responsables : En 1764, une campagne de propagande [...] allait précipiter environ 15 000 Français dont 12 000 Alsaciens et Lorrains [NDLR : dont sans doute beaucoup de protestants] vers Rochefort pour débarquer à Kourou en pleine période des pluies et dans les marais. Il s'ensuivit environ 12 000 morts en un an pour cause de maladies (dysenterie, fièvre jaune, syphilis) et des moustiques (paludisme). L'expédition est un cuisant échec. Finalement, une soixantaine de familles de survivants se réfugient sur le petit archipel en face de Kourou, baptisé Îles du Salut pour l'occasion, avant de retourner en France.

GG-L

DISCOURS AUX WELCHES, PAR ANTOINE VADE, FRÈRE DE GUILLAUME VADE

De nos jours, au seul mot de Welches, un lecteur se demanderait ce que les habitants du pays de Galles viennent faire dans le recueil de Contes de Guillaume Vadé, auteur fictif, comme son frère Antoine, tous deux sortis de la fantaisie de Voltaire, comme la déesse de la pensée Athéna jaillissant casquée du crâne de Zeus, dans la mythologie grecque. En réalité Welche était le nom péjoratif dont les Allemands désignaient leurs voisins étrangers, les Français et peut-être aussi les Italiens. Voltaire l'aurait rapporté de ses voyages en Prusse.

Il s'en explique à son ami Damilaville. « Sont français les philosophes, la bonne compagnie, les véritables gens de lettres, les artistes, les gens aimables enfin », c'est-à-dire ses amis (21 mai). « Sont Welches les ennemis de la raison et du mérite, les fanatiques, les sots, les intolérants, les persécuteurs et les calomnieurs, comme les Omer (c'est Omer Joly de Fleuri, avocat général du parlement de Paris, qui avait obtenu l'interdiction de l'Encyclopédie en 1759), les Chaumeix (convulsionnaire janséniste), les Fréron (directeur de *l'Année littéraire* et bête noire de Voltaire), objet de la célèbre épigramme :

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que croyez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

C'est donc bien à des Français que s'adresse cette satire, d'autant qu'ils sont affligés d'un complexe de supériorité, qui ne résiste pas à l'examen des faits historiques, scientifiques et culturels.

Suivra une relation, non dépourvue d'humour, des mésaventures de la France à partir de sa conquête par Jules César, et pendant les grandes invasions, puis la longue occupation de la moitié de son territoire par les Anglais. Arrive ensuite un « moment bien brillant sous Louis XIV » qui, toutefois, « ne doit pas nous faire croire supérieurs en tout aux anciens Romains et aux Grecs ». En effet rien ne justifie la prétention de premier peuple de l'univers dont se parent les Welches. La superficie de leur pays n'est-elle pas inférieure à celle d'autres États d'Europe? La terre y est-elle partout fertile? Que dire des Landes, de la Champagne qu'ils

appellent «pouilleuse» (horrible aveu!) ou des provinces où le peuple se nourrit de châtaignes ou de pain d'avoine? Quand environ deux millions de personnes marchent en sabots six mois de l'année et nus pieds les autres six mois, peut-on parler de richesse? Quant aux finances, il paraît que l'impôt prélevé passe par cinquante mains et qu'à la fin il se trouve réduit tout au plus au cinquième!

Dans le domaine des arts, l'opéra, par exemple, nous vient d'Italie, et dans celui de la médecine, l'exemple britannique de l'inoculation contre la variole est ignoré et l'on envoie femmes et enfants à la mort depuis des décennies en suivant obstinément les arrêts des docteurs en Sorbonne, malgré le risque infime du procédé: un décès sur quatre cents inoculations. Le même refus est opposé à la découverte de la circulation du sang par l'anglais William Harvey.

Abordant le chapitre des découvertes, Antoine Vadé/Voltaire se souvient de la *Conversation de l'Intendant des menus avec l'Abbé Grizel*, publiée en 1761, où l'Intendant s'exprimait en ces termes :

« Est-ce par nos découvertes que nous l'emportons sur les autres peuples? Hélas c'est un pilote génois qui a découvert le nouveau monde, c'est un Allemand qui a inventé l'imprimerie, c'est un Italien à qui nous devons les lunettes, un Hollandais a inventé les pendules, un Italien a trouvé la pesanteur de l'air, un Anglais a découvert les lois de la nature [...] Il faut espérer que nous profiterons quelque jour de l'exemple de nos voisins » car pour l'heure les Welches ont aussi « nié la gravitation, [découverte par Newton], pendant quarante ans jusqu'à ce que l'Europe entière rie de leur obstination ».

« O premier peuple du monde, quand serez-vous raisonnable? », s'exclame Voltaire.

Toutefois il reconnaît une universalité certaine à la langue française, que l'on parle à Copenhague, à Stockholm et à Moscou, entre autres capitales. Mais cette qualité, apportée par « une vingtaine de bons écrivains » revient également à « cette foule d'émigrants qui furent obligés de quitter la patrie vers l'an 1685 [allusion à la révocation de l'Édit de Nantes] » et, poursuivant son propos: « Ce sont les malheurs de vos compatriotes qui ont étendu votre langue chez tant de nations ».

Enfin Voltaire regrette la survivance de certains usages rustiques. Par exemple celle du mot cul pour « signifier des choses auxquelles un cul n'a nul rapport : cul d'artichaut, cul-de-lampe, cul-de-sac ». Et finalement ironise : « Ainsi pourrait-on peindre vos héros partant de l'Église de Saint-Pierre-aux-Bœufs, avançant fièrement par la rue du Pet-au-Diable, et [se dirigeant vers] la rue Troussevache...? » En admettant que le français soit « nettoyé de cette rouille barbare »

il doute qu'il puisse surpasser les auteurs grecs et latins, Cicéron, Démosthène, Tite-Live, Tacite, Thucydide et Xénophon dont les œuvres, contrairement aux écrivains français, ont immortalisé des épisodes historiques du monde antique.

Il ne lui semble pas non plus que le français ait la flexibilité et la subtilité qui permettent à sa poésie de rivaliser avec les vers d'Homère et de Virgile. Dans cette comparaison des styles, Voltaire, volontiers pédagogue, observe au passage : « Toute épithète qui n'ajoute rien au sens est puérile ». Mais quelques illustres exceptions le font s'écrier : « O français, je me fais un plaisir d'admirer avec vous vos grands poètes; ce sont eux principalement qui ont porté votre langue jusque sous le cercle polaire », à commencer par La Fontaine dont « la plupart des fables sont prises chez Esope et chez Phèdre [...] Il y en a environ une cinquantaine qui sont des chefs-d'œuvre pour le naturel, pour les grâces et pour la diction [...] En outre ses contes sont sans doute les meilleurs que nous ayons ».

Notre pseudo-Antoine Vadé en vient au genre dans lequel les français de son époque sont, selon lui, supérieurs : le théâtre, et il reconnaît assez chaleureusement que les tragédies de Racine et plusieurs de Corneille sont ce qu'il y a de plus beau dans la langue française et que Molière lui-même l'emporte sur Plaute et sur Térence.

Sa péroraison s'achève sur une considération qui n'a rien perdu de son actualité : sans la mémoire des réalisations du passé, il n'y aurait aucun chef-d'œuvre. Il conclut : « O Welches, si Janus au double front, qui représente l'année qui finit et qui commence, a chez vous encore le nom de janvier; si votre avril est chez les anciens le mois consacré à Aphrodite, si les noms de vendredi et de mercredi rappellent encore l'idée de Vénus et de Mercure [...] respectez vos maîtres [...] Croyez mes frères que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédécesseurs ».

Il y aura toujours la querelle des anciens et des modernes. Mais à notre époque privilégiée par la technologie, et vouée à la rapidité, les défenseurs des anciens se font de plus en plus rares. Seule, l'académicienne Jacqueline de Romilly, grande helléniste, a consacré sa vie à la défense du grec ancien et, peu de temps avant sa disparition, en 2010, a laissé cette consolation à la postérité: « On ne peut pas dire que le monde grec soit abandonné car il est en nous de toute façon ».

JF

VOLTAIRE ET RAMEAU – UNE AFFINITÉ ARTISTIQUE ET... PHILOSOPHIQUE



« *Cet homme maigre et sec comme un cep de vigne de sa Côte-d'Or natale, cet être opiniâtre et envoûté que rien ne décourageait, cet escogriffe au profil aigu qui était physiquement le sosie de son collaborateur Voltaire, aura joué dans l'histoire du XVIII^e siècle un rôle d'une importance exceptionnelle. Il aura été le cata-lyseur du classicisme international.* »



[Émile Vuillermoz – Histoire de la Musique (Fayard, 1949)].

Sur son lit de mort le compositeur et théoricien Jean-Philippe Rameau aurait supplié le prêtre qui lui apportait l'extrême-onction de ne pas chanter si faux. Voltaire, librettiste de plusieurs de ces plus célèbres opéras, aurait sûrement apprécié, même s'il prétendait savoir lui-même « à peine solfier » !

Rameau est né à Dijon le 25 septembre 1683 et mort à Paris le 12 septembre 1764. Organiste, compositeur de musique pour clavecin et pour le théâtre, il se fait connaître dans les milieux musicaux et scientifiques comme auteur en 1722 d'un *Traité de l'harmonie réduite à ses principes naturels*. Voltaire l'appelait « Euclide-Orphée » en raison de ses qualités scientifiques, voire philosophiques. Rameau crée son premier opéra, *Hippolyte et Aricie*, à Paris en 1733. Si Voltaire trouve d'abord son style « pédant » et « ennuyeux », il change vite d'avis et tombe sous le charme de cette musique. Lorsque Rameau lui propose d'écrire le livret d'un nouvel opéra, *Samson*, Voltaire s'y attelle, non sans difficulté à cause du sujet religieux de l'œuvre. Mais cet opéra n'a jamais été produit : le texte trop libre de Voltaire fut censuré. La musique, par contre, a été reprise plus tard dans *Les Indes galantes* et *Les Fêtes d'Hébé*. Quant au livret de Voltaire, il a servi en partie à Jean Lefroid de Méreaux pour son oratorio *Samson*, produit pour la première fois en 1774 et devant Voltaire en personne à Paris en 1778. (Les Fernésiens ont pu l'entendre à Noël 2013 dans la belle version, dirigée par Gonzalo Martinez, qui a clos la saison Voltaire.)

La plus intense collaboration de Voltaire avec Rameau a lieu en 1745 : il écrit cette année-là les textes de trois des plus remarquables productions d'opéra-ballet du compositeur : *La Princesse de Navarre*, *Le Temple de la Gloire* et *Les Fêtes de Ramire*. Avec l'opéra-ballet *Le Temple de la Gloire*, écrit Patrick Florentin sur le site www.rameau2014.fr, « Voltaire voulut innover en portant sur la scène “le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples”. Pour satisfaire Voltaire, Rameau reprit la musique de son cher *Samson* dans l'air de l'Envie du prologue... en souvenir de leur collaboration passée ».

Voltaire prend la défense du compositeur dans les années 1736-38 dans une querelle publique qui l'oppose au père jésuite Louis-Bernard Castel, mathématicien, physicien et musicologue, qui accuse Rameau de plagiat. En juin 1738, dans un pamphlet anonyme intitulé *Lettre à M. Rameau*, Voltaire conseille à Rameau de laisser en paix ce jésuite qu'il qualifie de « fou », son invention d'un “clavecin oculaire” en étant le signe le plus évident : « Imitez l'univers, ne lui répondez pas ».

Une quinzaine d'années plus tard le classicisme de Rameau est critiqué par des Encyclopédistes lors de la Querelle des Bouffons, déclenchée par la présence à Paris très applaudie d'une troupe italienne d'opéra-bouffe (*opera buffa*). Voltaire, depuis son exil dans la lointaine Prusse, se serait rangé du côté de Rameau.

Sa préférence en musique demeure en 1764 : dix jours avant la mort du compositeur, il écrit au musicologue Michel Gui de Chabanon : « Je veux croire qu'Orphée était un grand musicien, mais s'il revenait parmi nous pour faire un opéra, je lui conseillerais d'aller à l'école de Rameau. Je sais bien qu'aujourd'hui les Welches (Français) n'ont que leur opéra-comique ; mais je suis persuadé que des génies tels que vous peuvent leur ramener le siècle de Louis 14... » (Voltaire à Michel Gui de Chabanon, au château de Ferney, 2 septembre [1764]).

Apprenant le décès de Rameau, il écrit le 8 octobre à un ami, Claude Germain Le Clerc de Montmerci : « On dit que tous les musiciens ont été à l'enterrement de Rameau, et qu'ils ont fait chanter un très beau *de profundis*. Quand je mourrai les poètes feront contre moi des épigrammes, que les dévots larderont de maudissons [*malédiction*s] ».

Le lendemain, ayant lu le bel éloge que Chabanon vient de consacrer à Rameau, il lui écrit : « Si on était sûr, Monsieur, d'avoir après sa mort des panégyristes tels que vous, il y aurait bien du plaisir à mourir [...] Il n'y a que les cœurs sensibles et les esprits philosophes qui rendent justice aux vrais talents ».

Au château de Ferney, on chante en famille : le 10 février 1762 Voltaire avait écrit à d'Alembert : « Vous m'avez envoyé un beau livre de musique à moi qui sais à

peine solfier. Je l'ai vite mis ès mains de notre nièce la virtuose. Je suis le coq qui trouva une perle dans son fumier et qui la porta au lapidaire. M^{lle} Corneille a une jolie voix, mais elle ne peut comprendre ce que c'est qu'un dièse. »

De nos jours nous avons le plaisir d'entendre de temps en temps à Ferney la belle musique d'Euclide-Orphée : en illustration sonore des feux d'artifice du 14 juillet, à l'occasion de concerts au château et dans divers autres lieux. Un plaisir renouvelé lors du concert du 2 février 2014 organisé par les Amis de l'orgue du Temple pour lancer la saison Voltaire. Trois jeunes musiciens (chant, orgue et violon) nous ont régales avec, entre autres, des airs de Rameau tirés des *Indes galantes*, des *Fêtes d'Hébé* et de *Dardanus*. On peut imaginer la petite « Cornélie-Chiffon » chantant ces jolis airs il y a deux cent cinquante ans, accompagnée au clavecin par sa chère « tante », M^{me} Denis. Joua-t-elle aussi la brillante pièce pour clavecin intitulée *La Voltaire* de Jean-François Rameau, musicien comme son oncle, le célèbre *Neveu de Rameau* de Diderot? Il semble que cette pièce, gravée entre 1758 et 1766, soit à jamais perdue.

GG-L

UNE MARQUISE TRÈS REGRETTÉE LA MORT DE MADAME DE POMPADOUR



C'est chez elle, au château d'Étiolles, vers 1744, que Voltaire rencontra la ravissante jeune femme qui devait devenir, en 1745, la maîtresse officielle de Louis XV. Elle aimait s'entourer d'amis, écrivains et philosophes. Plus tard, à Versailles, elle n'aura que quelques pas à faire pour retrouver les mêmes, devenus encyclopédistes, chez le docteur Quesnay, médecin et familier du roi, qui les recevait dans son entresol au château même où il était logé. Ainsi la voit-on poser, dans le célèbre portrait de Maurice Quentin de La Tour, tenant une partition (de Rameau?), la main posée sur le tome IV de l'*Encyclopédie*, alors *L'Esprit des Lois* de Montesquieu, un volume de l'*Histoire naturelle* de Buffon

et *La Henriade* de Voltaire sont en évidence sur la console proche.

Fille illégitime d'un fermier général, Jeanne Antoinette Poisson devint M^{me} d'Étiolles en épousant le neveu de son père naturel. De ce mariage elle eut deux enfants, dont un seul survécut, sa fille Alexandrine, née le 10 août 1744.

Rien n'avait été négligé pour l'éducation de cette jeune fille issue de la bourgeoisie et du monde des finances. Elle avait, pour la musique qu'elle chérit toute sa vie, reçu l'enseignement du fameux Jélyotte, créateur du rôle de Platée dans l'opéra de Rameau et montré de remarquables dispositions. Le dramaturge Crébillon lui avait prodigué des leçons de déclamation qui lui permettront de briller plus tard sur les scènes du théâtre des Petits Appartements de Versailles ou de son château de Bellevue.

C'est au printemps 1745, cours d'une des chasses qu'il affectionnait, que le roi la vit pour la première fois et s'éprit d'elle au point de la présenter presque aussitôt à

la cour, au grand dam des jaloux qui auraient accepté une favorite royale issue de l'aristocratie mais ne pardonneront jamais à une roturière d'avoir été élevée au rang de marquise de Pompadour (1745), puis à celui de « duchesse à brevet », bénéficiant ainsi des mêmes distinctions que les épouses des ducs et pairs (1752). Dans cette situation des plus brillantes, elle aura à déjouer les intrigues et les coteries et, surtout, à ménager les sentiments et les humeurs du roi pendant vingt ans.

À cette même époque Voltaire, de retour en grâce, recevait le titre, et la pension, d'historiographe du roi, puis la charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi (1746-1749). M^{me} de Pompadour aimait ses œuvres et protégeait sa carrière. Elle s'était déclarée « enchantée de son *Traité sur la tolérance* ». Il assista, en 1747 à la représentation de sa pièce *l'Enfant Prodigue* à Versailles, dans le théâtre des Petits Appartements, en présence du roi et de son entourage. En 1750 M^{me} de Pompadour jouera encore sa pièce *Alzire* devant le roi avec succès.

Malheureusement cette même année, Voltaire perdit sa charge d'historiographe du roi pour avoir pris le chemin de la Prusse et le titre de chambellan de Frédéric II, trahison que Louis XV, en le surnommant « le Prussien », ne lui pardonnera pas. De ce jour il deviendra *persona non grata* et ses tentatives de retour en grâce resteront sans réponse. M^{me} de Pompadour, se rendant compte que Louis XV ne l'aimait pas, se fit plus distante et plus évasive. Cependant elle accepta de recevoir M^{me} Denis, venue intercéder pour son oncle, en 1753, mais un an plus tard l'éloignement sans retour de Voltaire devint une situation de fait.

Le mécénat de la marquise de Pompadour sur les lettres et les arts est un sujet encore débattu. Ayant fréquenté dès l'enfance les plus grands créateurs littéraires et artistiques de l'époque, elle-même très cultivée et disposant de grands moyens financiers, elle aima s'entourer d'œuvres d'artistes qui seront reconnus pour avoir incontestablement marqué le siècle des Lumières ; mais son propos initial n'était que de créer un cadre intime où le roi se sentirait à son aise en sa compagnie et où peu d'initiés pénétreraient. Elle eut deux grandes activités : le théâtre et la décoration de ses nombreuses résidences, partagées avec le roi qui s'y intéressait vivement. Le 14 janvier 1747 vit la première représentation de sa compagnie, le théâtre des Petits Cabinets. En tout cette troupe se produisit cinquante-six fois en sept saisons. La marquise, actrice principale, interpréta des douzaines de rôles différents dans des comédies, tragédies, pastorales et interludes de ballet, incarnant tour à tour des déesses de l'Olympe, des héroïnes de l'Antiquité, des odalisques turques, de jeunes indiennes, des princesses, des bergères, des esclaves... Louis XV assistait à toutes les représentations.

Il ne fait pas de doute que la nécessité quotidienne d'intéresser et de divertir le roi tout en surmontant l'opposition de son entourage a pu miner une santé

déjà fragilisée par des troubles respiratoires. M^{me} de Pompadour sentit ses forces décliner et la maladie l'atteignit gravement dans sa quarante-troisième année.

En janvier 1764 elle, si musicienne, eut encore la joie d'entendre le petit Mozart, âgé de huit ans, déployer son génie éblouissant dans son appartement à Versailles.

C'est là que le 15 avril suivant, après avoir reçu l'extrême-onction, elle prononça ces quelques mots : « Un moment, Monsieur le Curé, nous partirons ensemble ».

Très affligé par sa disparition, Voltaire écrivit à son ami le cardinal de Bernis, dont il avait fait la connaissance chez elle, quelque vingt ans plus tôt au château d'Étiolles : « Madame de Pompadour était sincèrement votre amie et je crois [...] du fond de ma retraite allobroge, que le Roi éprouve une grande privation ; il était aimé pour lui-même par une âme née sincère, qui avait de la justesse dans l'esprit, et de la justice dans le cœur » (21 avril 1764).

Et Giacomo Casanova lui rendra cet hommage posthume (1769) :

« La malheureuse Pompadour, qui fut haïe de son vivant, est aujourd'hui regrettée et pleurée. Je ne pense pas qu'il y eût jamais aucune autre dame en France capable de remplir avec autant de dignité le rôle éminent qui fut le sien. Alors qu'aucune autre ne posséda jamais autant qu'elle les plus rares beautés du corps et de l'esprit, je suis stupéfait de constater qu'elle fut persécutée, détestée, calomniée, par sa propre nation, par la nation considérée comme la plus galante du monde et la plus respectueuse du beau sexe. »

JF

SOUS LE TOIT DE MONSIEUR DE VOLTAIRE



On se bousculait parfois au château de Voltaire. Même s'il s'est plaint dans une lettre à M^{me} Du Deffand d'être « l'aubergiste de l'Europe », il ne lui déplaisait pas d'accueillir sous son toit une succession de visiteurs venus d'un peu partout. Ainsi reçut-il en cette année 1764, parmi bien d'autres : des « gentilshommes anglais », le Dr John Morgan et son ami Samuel Powel, l'Écossais James Boswell, ainsi que le jeune chevalier de Boufflers. Chacun à sa manière, ces visiteurs ont apprécié et décrit leur visite ou leur séjour chez Voltaire.

« Ce chien a-t-il une âme? »

Parmi les nombreux Anglais qui défilèrent au château en ces années fastes de Ferney, deux sont considérés comme les premiers *Américains* avant la lettre : le 16 septembre 1764, le Dr John Morgan et son ami Samuel Powel y passent un après-midi. Le récit extraordinairement vivant de cette visite, publié en 1886, reparut en 1907 dans *The Journal of Dr. John Morgan of Philadelphia from the city of Rome to the City of London* (« Journal du Dr John Morgan de Philadelphie de la ville de Rome à la "Cité" de Londres »).



Morgan et Powel sont amis d'enfance et ils font ensemble à partir de Londres le fameux « Grand Tour », ce long voyage initiatique effectué par les jeunes gens des plus hautes classes de la société européenne, en particulier britannique ou allemande, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les destinations principales sont l'Italie, mais aussi la France, les Pays-Bas, l'Allemagne et la Suisse. Le pèlerinage des deux Américains les emmènera jusqu'à Rome et Naples avant de rentrer via

Genève. Après leur audience privée avec le pape, une visite à Voltaire s'imposait...

Si on ne sait pas grand-chose de Samuel Powel, John Morgan va connaître une certaine célébrité. Il est d'une famille de Quakers d'origine galloise installée à Philadelphie. Son père est un ami de Benjamin Franklin. Après ses études, il s'engage comme médecin militaire dans l'armée anglaise pendant la Guerre de Sept Ans. Il a participé, entre autres, en 1758, à la campagne contre les Français à Fort Duquesne en Pennsylvanie. Démobilisé, il complète ses études de médecine à l'Université d'Édimbourg. Ensuite, il étudie l'anatomie à l'Académie Royale de chirurgie de Paris, dont il devient un membre correspondant.

À leur arrivée au château, Morgan et Powel admirent une belle maison cossue de trois étages avec sur la droite les anciennes tours (démolies par Voltaire plus tard parce qu'elles lui cachaient la vue du Jura). Monsieur de Voltaire les attend sur le perron. Il leur reproche de ne pas être venus à temps pour dîner. « Vous savez qu'être ensemble autour d'une table ouvre le cœur et vous rend plus gai et sociable, » leur dit-il. Il poursuit la conversation en anglais. « Il utilise plusieurs gallicismes, mais il prend beaucoup de peine pour prononcer chaque mot correctement et les accentuer pleinement », écrit Morgan.

Voltaire les introduit dans le salon où le café est servi. Parmi les convives il y a un hôte de marque, le marquis Joseph de Bauffremont-Courtenay, d'une vieille famille de Franche-Comté, commandant d'escadre, futur vice-amiral de la Marine royale et vétéran de la Guerre de Sept Ans.

Ce jour-là Monsieur de Voltaire est en verve. Il s'adresse à Bauffremont : « Je me permets de vous présenter deux gentilshommes anglais – Ô Nation Glorieuse, renommée conquérante du Canada. Ils se sont bien battus contre vous sur terre et sur mer et maintenant nous devons les regarder comme nos courageux amis, puisque nous sommes en paix ».

« Nous avons répondu que nous espérons que cette paix serait durable, que nous pourrions toujours nous regarder les uns et les autres dans la même lumière de l'amitié », raconte Morgan.



Mais voici qu'un petit chien traverse la pièce, s'arrête devant Monsieur de Voltaire et bat de la queue en le regardant avec insistance. Voltaire se tourne vers Powel et lui demande de but en blanc : « Que pensez-vous de ce petit chien ? À-t-il une âme ou pas ? Que pensent les Anglais aujourd'hui de l'âme ? ».

Powel ne veut pas engager le débat : « Les Anglais aujourd'hui comme par le passé ont des notions bien différentes les uns des autres concernant l'âme », dit-il. « Tout à fait vrai, renchérit Bauffremont, chacun pense comme il l'entend. »

(Si Voltaire ne détaille pas ses idées sur l'âme des chiens avec ses invités, il le fait dans l'article Bêtes de son *Dictionnaire philosophique portatif*... (voir p. XX)

Voltaire affirme alors qu'il aimerait renaître en Angleterre, « la Terre de la Liberté », et il énumère les quatre choses dont les Anglais peuvent le plus s'enorgueillir : « Liberté, Propriété, Newton et Locke ». Bauffremont prétend que les Anglais n'ont pas de mot pour désigner l'esclavage, qu'ils ne connaissent que très peu. « Je vous en prie, Monsieur, lui répond Voltaire, ils opposent l'anglais *liberté* au français *esclavage* ou *servitude* ».

Voltaire montre à ses visiteurs la vue vers le Léman et le jardin à l'anglaise. « Vous voyez, voilà la Tamise, les collines de Richmond, les vignes, la pelouse, c'est Greenwich ; je suis dans le goût anglais, regardez les bois, les chemins de gravier, pas de babioles françaises ici, tout est d'après nature ».

Clamant qu'il a abattu « églises et chapelles » pour construire son château, il se lance dans une diatribe contre les messes et les prêtres. « Vous avez été à Rome. Votre sang n'a-t-il pas bouilli de voir des gratteurs de bottes et des portefaix dire la messe dans des lieux où autrefois Cicéron, Caton et Scipion ont tonné des harangues éloquentes au devant du peuple romain ? ».



Tandis que Voltaire prise dans une tabatière ornée d'un portrait de Frédéric II de Prusse, Morgan lui demande s'il connaît les écrits de Benjamin Franklin sur l'électricité. Voltaire répond que Franklin est un homme de génie et un grand philosophe naturel. Mais il répète surtout sa grande admiration pour Newton et Locke. « L'un nous a ouvert la connaissance du système planétaire ; l'autre a disséqué l'âme et découvert pour nous tous les pouvoirs de l'entendement. Je me prosterne devant ces grands hommes à côté desquels je me considère comme un enfant ».

Les portes de Genève vont bientôt fermer. Au moment où ils prennent congé, Voltaire assure Morgan et Powel qu'il sera toujours fier d'accueillir des gentilshommes anglais. Et de s'écrier : « Regardez ces deux aimables jeunes hommes, amoureux de vérité et curieux de la nature. Ils ne se satisfont pas de simples apparences, ils aiment la recherche et la vérité et méprisent la superstition. Je vous le commande, Messieurs : continuez à aimer la vérité et recherchez-la avec diligence. Haïssez l'hypocrisie, haïssez les messes et surtout, haïssez les prêtres ».

Le carrosse s'ébranle. En sortant de la cour Morgan et Powel remarquent l'inscription « *Deo Erexit Voltaire MDCCLXI* » sur la chapelle. Un peu plus loin, sur le mur d'une taverne voisine, Morgan en notera une autre, écrite au crayon :

Deo erexit Voltaire

*Voyez le pieux ouvrage du vaniteux Voltaire,
qui n'a jamais connu un Dieu, ni dit une prière*

De retour en Amérique, Morgan cofondera à Philadelphie la première école de médecine des futurs États-Unis. Il sera aussi membre fondateur de l'*American Philosophical Society*. Durant la guerre révolutionnaire, il épousera la cause de l'indépendance et deviendra médecin-chef de l'armée américaine.

« Fier comme un écossais » : James Boswell à Ferney

Le jour de Noël 1764, M^{me} Denis, la nièce de Voltaire, reçoit une lettre qui ne manque pas de piment. Elle vient d'un jeune Écossais de passage à Genève, James Boswell, déjà connu à 24 ans comme libertin, dont les savoureuses chroniques de la vie littéraire à Londres ne seront connues qu'au XX^e siècle. Il a dîné la veille au château, il s'en déclare « fier comme un Écossais » (en français dans le texte). La maîtresse de maison lui a tenu des propos aimables et lui a servi double portion d'une tarte bien douce : « Je suis attaché à la Tourte », assure-t-il (en français) ; et il rajoute : « Je ne renierai jamais ma Foi, mon ami, ma maîtresse ou ma tarte ». Les amateurs de jeux de mots apprécieront car en argot anglais le mot *tart* veut aussi dire... *putain*!



Mais il en redemande. Les portes de Genève ferment à une heure tellement absurde ! Il a fallu partir avant que le maître de maison n'ait eu le temps de briller pour ses invités. « Monsieur de Voltaire est l'opposé de notre soleil, car il se lève le soir. Hier il a bien projeté quelques rayons, quelques étincelles sont tombées. Je suis déjà bien heureux d'en avoir vu autant, mais je désire fortement le voir en plein feu. Pourrais-je loger une nuit sous le toit de Monsieur de Voltaire ? Je suis un Écossais hardi et vigoureux. Vous pouvez me faire monter au grenier le plus haut et le plus froid. Je ne refuserai même pas de dormir sur deux chaises dans la chambre de votre bonne. Je l'ai vue passer dans la salle quand nous étions assis à dîner... ». Boswell précise qu'il emmènera son propre bonnet de nuit : « Je n'aurais pas la présomption d'honorer ma tête avec un bonnet de nuit de Monsieur de Voltaire. [...] Je pourrais peut-être soutenir son bonnet Poétique ; mais son bonnet Philosophique me donnerait un tel vertige que je ne saurais où donner de la tête ».

Ce jeune homme quelque peu coquin a manifestement senti qu'il avait plu à Marie Louise Denis. La réponse, signée « Denis » mais de la main de Voltaire, est très courte mais accueillante : « Vous nous ferez beaucoup d'honneur et de plaisir, nous n'avons que peu de lits, mais vous ne dormirez pas sur deux chaises. Mon oncle, bien qu'il soit très malade, a deviné votre mérite. Je le sais davantage, puisque je vous ai vu plus longtemps. »

James Boswell est le fils d'un juge écossais, lord Auchinleck, un homme sévère ; sa mère est une calviniste stricte. Son enfance et son adolescence ont été turbulentes, émaillées de périodes de dépression et de maladie : à 19 ans il veut se convertir au catholicisme et se faire moine mais son père le remet dans le droit chemin ! Il a réussi son droit en 1762 à l'Université d'Édimbourg avec un certain brio.

Il séjourne à Londres où il mène une vie de libertin dans les milieux littéraires, d'où il tire la matière de son *London Journal*. Il lie connaissance avec un écrivain majeur, journaliste, moraliste et critique littéraire, le D^r Samuel Johnson, qui deviendra un ami indéfectible.



En 1763-1764, Boswell est à Utrecht où il poursuit ses études de droit mais surtout ses relations avec les dames. Il y tombe amoureux de Belle van Zuylen, la future Isabelle de Charrière, avec qui il correspond pendant cinq ans. Cette jeune femme de lettres, amie de poètes et de peintres (notamment Maurice Quentin de La Tour), avait joué à l'âge de 15 ans le rôle de la baronne de l'Orme dans *Nanine* de Voltaire. Elle a une relation épistolaire avec David-Louis

Constant de Rebecque d'Hermenches, colonel suisse au service des Hollandais, ami et correspondant régulier de Voltaire. C'est grâce à une recommandation de Constant d'Hermenches que Boswell est reçu le 24 décembre au château.

Mais Monsieur de Voltaire n'était pas d'humeur à briller, écrit Boswell dans son Journal ; enveloppé dans sa magnifique robe de chambre bleue, il a préféré faire sa partie d'échecs avec le père Adam plutôt que de converser avec ce jeune homme. « Je [lui] demandais s'il parlait toujours anglais. "Non, me dit, il, pour parler anglais il faut mettre la langue entre les dents, et j'ai perdu mes dents". »

De retour à Ferney quelques jours plus tard, l'Écossais est plus chanceux. « Je suis retourné hier à ce château enchanté », écrit-il dans son journal. « Le magicien est apparu un peu avant le dîner. Mais le soir, il est venu dans le salon en grande forme... Il était brillant. Il m'a lancé des éclairs d'esprit... Quand il parlait notre langue il était animé de l'âme d'un Britannique. Il faisait des envolées audacieuses. Il avait de l'humour. Il avait une extravagance... Il jura d'une manière sanglante, comme c'était la mode quand il séjourna en Angleterre. Il fredonna une ballade, il enchaîna des sottises. Puis il parla de notre Constitution avec un noble enthousiasme. J'étais fier d'entendre cela de la bouche d'un illustre Français. »

Les autres convives s'étant retirés, Boswell se trouve en tête-à-tête avec son idole, une grande Bible ouverte entre les deux. Le sujet de la religion met Voltaire en rage. « Si jamais deux hommes mortels ont discuté avec véhémence, nous l'avons fait... », écrit Boswell. « Ses éclats audacieux et ridicules ont défié ma compréhension. Il se tenait comme un orateur de la Rome antique. Tully [Cicéron] n'a jamais été plus agité que lui. Il alla même trop loin. Son vieux corps tremblait. Il s'écria : "Oh, je me sens très mal, la tête me tourne", et il se laissa tomber doucement sur un fauteuil. Il récupérait. J'ai repris notre conversation, mais sur un autre ton. Je lui ai parlé gravement et sérieusement. Je lui ai demandé une confession honnête de

ses véritables sentiments. Il me l'a donnée avec franchise et avec une éloquence douce qui m'a touché le cœur... Il a exprimé sa vénération - son amour - de l'Être suprême, et toute sa soumission à la volonté de Celui qui est Tout-sage. Il a exprimé son désir de ressembler à l'auteur de la bonté en étant bon lui-même. Ses sentiments ne vont pas plus loin. Il ne s'enflamme pas avec de grands espoirs pour l'immortalité de son âme. Il dit que cela peut exister, mais il n'en sait rien. Et son esprit est dans une tranquillité parfaite... Je lui ai demandé avec émotion : "Êtes-vous vraiment sincère?" Il répondit: « Devant Dieu, je le suis ». Puis, avec le feu de celui dont les tragédies ont si souvent brillé sur les théâtres de Paris, il dit: "Je souffre beaucoup. Mais je souffre avec patience et résignation, non pas comme un chrétien mais comme un homme».

Le lendemain, Monsieur de Voltaire est malade. Il vient néanmoins au salon pour prendre congé et il accepte de correspondre avec ce jeune homme si enthousiaste. « J'ai quitté ce château dans une humeur extraordinaire... en me demandant si je pouvais possiblement, de retour en Écosse, ressentir de nouveau mes préjugés enfantins [...] », écrit Boswell. Dans un long passage introspectif il se voit, sans modestie, à la lumière de cette rencontre, comme « une âme noble... avec certaines connaissances, un humour et une tournure d'expression originaux, une multiplicité d'idées de toutes sortes et, je crois sincèrement, une connaissance remarquable de la nature humaine... Peut-être que mes talents sont tels qu'ils me procureront plus de bonheur que ceux d'un genre plus élevé. Si ce n'était mon hypocondrie noire, je pourrais être un épicurien pratique... ».

Boswell poursuivra son « grand tour » : il rencontrera Jean-Jacques Rousseau à Neuchâtel, ira jusqu'à Rome puis en Corse. Là, en bon romantique, il s'enflammera pour la cause des indépendantistes. Il retournera à Londres en février 1766, accompagné par Thérèse Le Vasseur, la gouvernante et maîtresse de Rousseau! Il sera avocat à Édimbourg, mais il reprendra chaque année ses quartiers dans les milieux littéraires de Londres où il cultivera assidûment la compagnie des grands dont le rayonnement, comme celui de Voltaire, lui est si nécessaire. Il publiera de nombreuses chroniques de ces voyages. Parfois profondément dépressif, il charmera souvent ses nombreux amis par son esprit espiègle et fantasque. Ce n'est que dans les dernières années de sa vie, déjà miné par l'alcool et une maladie vénérienne, qu'il connaîtra enfin la célébrité et l'admiration, si longtemps recherchées, à la parution en 1791 de sa *Vie de Samuel Johnson*, fruit de nombreuses années de travail. Cette biographie monumentale, considérée alors comme le modèle d'un nouveau genre littéraire, lui assure encore aujourd'hui une renommée universelle. Voilà qui confirme les qualités que, dans sa jeunesse, il s'était attribuées si immodestement en quittant le château de Voltaire.

GG-L

Le chevalier chez le Roi de Garbe

Stanislas Jean de Boufflers, chevalier de l'Ordre de Malte, fils de la sémillante marquise Marie Françoise Catherine de Beauvau-Craon, amie de Voltaire, rendit visite au patriarche de Ferney en décembre 1764. Il fut accueilli avec chaleur et enthousiasme par Voltaire, qui avait fait la connaissance de la marquise en 1748 à Lunéville, où il avait séjourné. Le chevalier avait passé son enfance à la cour de Stanislas, roi de Pologne en exil, qui était son parrain. La spirituelle marquise était la maîtresse du roi Stanislas.



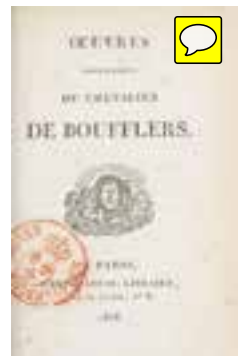
Le jeune chevalier s'arrêtait à Ferney à la fin d'un long voyage, passant par la Suisse, au cours duquel il échangeait portraits contre gîte et couvert. Alors âgé de 26 ans, il détailla dans les lettres qu'il écrivit à sa mère les bienfaits du seigneur des lieux et les agréables conditions de son séjour au château :

« Enfin, me voici chez le roi de Garbe [héros d'un conte de La Fontaine]; car jusqu'à présent, j'ai voyagé comme sa fiancée. Ce n'est qu'en le voyant, que je me suis reproché le temps que j'ai passé sans le voir. Il m'a reçu comme votre fils, et il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudrait vous faire. Il se souvient de vous, comme s'il venait de vous voir, et il vous aime, comme s'il vous voyait. Vous ne pouvez point vous faire d'idée de la dépense et du bien qu'il fait. Il est le roi et le père du pays qu'il habite; il fait le bonheur de ce qui l'entoure, et il est aussi bon père de famille que bon poète. Si on le partageait en deux, et que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu, et de l'autre, celui que j'entends, je ne sais auquel je courrais. Ses imprimeurs auront beau faire, il sera toujours la meilleure édition de ses livres.

Il y a ici madame Denis, et madame Dupuits née Corneille. Toutes deux me paraissent aimer leur oncle. La première est bonne de la bonté qu'on aime; la seconde est remarquable par ses grands yeux noirs et un teint brun; elle me paraît tenir plus de la corneille que du Corneille.

Au reste, la maison est charmante, la situation superbe, la chère délicate, mon appartement délicieux, il ne lui manque que d'être à côté du vôtre; car, j'ai beau vous fuir, je vous aime; et j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai encore ».

Vif d'esprit et bonne plume, le jeune chevalier amusait beaucoup Voltaire de ses propos sur Genève; ainsi, il écrivit à sa mère le 24 décembre :



« J'ai été hier pour la première fois à Genève. C'est une grande et triste ville habitée par des gens qui ne manquent pas d'esprit, et encore moins d'argent, et qui ne se servent ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il y a de très joli à Genève, ce sont les femmes; elles s'ennuient comme des mortes, mais elles mériteraient de bien s'amuser. Le peuple suisse et le peuple français ressemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux et l'autre des fleurs. Remarquez encore avec moi, que moins on est libre, et mieux on aime les femmes. Les Suisses s'en servent moins que les Français, et les Turcs davantage ».

Doué pour le dessin, la peinture et la poésie, le jeune homme fit le portrait de la petite Adélaïde – la fille de la « petite Corneille » née l'année précédente –, que Voltaire avait surnommée Chimène-Marmotte. Il eut un peu plus de mal à faire celui de Voltaire, son illustre modèle n'étant guère enclin à l'immobilité, comme il l'écrivit dans une autre lettre à sa mère:

« Je vous envoie pour vos étrennes un petit dessin d'un Voltaire, pendant qu'il perd ou gagne une partie aux échecs. Cela n'a ni forme ni correction, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumière, et au travers des grimaces qu'il fait toujours, quand on veut le peindre; mais le caractère de la figure est saisi, et c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessin soit bien commencé, que bien fini, parce qu'on commence par l'ensemble, et qu'on finit par les détails.



Je continue à m'amuser beaucoup ici; je suis toujours fort aimé, quoique j'y sois toujours. Vous ne sauriez vous figurer combien l'intérieur de cet homme-ci est aimable. Il serait le meilleur vieillard du monde, s'il n'était point le premier des hommes; il n'a que le défaut d'être fort renfermé, et sans cela, il ne serait point aussi répandu. Il est venu chez lui un Anglais qui ne peut pas se lasser de l'entendre parler anglais, et réciter tous les poèmes de Dryden, comme papa récite la *Jeanne*. Cet homme-là est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays. C'est un présent que la nature a fait à toute la terre ».

On le voit, les deux hommes s'entendirent à merveille et s'estimaient mutuellement. Cet hiver-là, les soirées au château furent fort gaies, d'autant plus que M^{me} Cramer, l'épouse du libraire genevois, nostalgique de l'animation des salons parisiens, n'y était pas la dernière à taquiner le chevalier, prompt à la répartie et habile au madrigal.

Rousseau, un rien persifleur, a dit de ce brillant jeune homme : « Il a beaucoup de demi-talents en tout genre; il fait très bien de petits vers, écrit très bien de petites lettres, va jouaillant un peu du sistre, et barbouillant un peu de peinture au pastel ». N'en déplaise au grincheux Jean-Jacques, le chevalier sera élu à l'Académie française en 1788, et laissera à la postérité des écrits savoureux, dont en particulier les *Lettres de Monsieur le chevalier de Boufflers pendant son voyage en Suisse à Madame sa mère*, et le conte *La Reine de Golconde* (extrait en encadré).

Toutefois, pour quelques paroles ironiques d'une chanson dédiée à « une princesse boursoufflée », le gai chevalier de Boufflers, qui deviendra par la suite colonel de hussards, connaîtra la disgrâce. On l'éloignera au Sénégal (comptoirs de Gorée et de Saint-Louis), d'où il reviendra en 1787 pour vivre en Europe bien d'autres péripéties. Sa correspondance a notamment inspiré le scénario du film *Les Caprices d'un fleuve*, de Bernard Giraudeau.

PP

Extrait de l'Épître, qui introduit le conte *La Reine de Golconde*

Aline, de cet enfant-là,
Dont le hasard m'avait fait père,
Fit à ses parents un mystère,
Mais sa taille à la fin parla.
Sa mère même apprit par-là
Qu'elle serait trop tôt grand-mère;
J'ai remarqué que les parents
Ont tous un singulier caprice;
Ils veulent qu'on les avertisse,
Avant de faire des enfants;
Mais il est rare qu'on le puisse
Mon Aline n'avertit pas,
Faute d'avoir prévu le cas.
La maudite mère, en furie,
Donne cent coups à ma beauté,
Son doux visage est souffletté
Sa gorge d'albâtre est meurtrie;
Et, pour comble de cruauté,
Mon brutal beau-père irrité,
Chasse à jamais de la Patrie
Aline et ma postérité.

SI VOLTAIRE AVAIT EU ACCÈS À INTERNET ?

Le philosophe aurait certainement créé son site web : il aurait suffi de cliquer sur www.olimpie.org (mot de passe “eclinf”), année 1764, et d’aller à l’onglet “Écrits récents” pour trouver le « *Dictionnaire philosophique portatif* » ou, à l’onglet “Campagnes : Réhabilitation de Jean Calas” ou “Réhabilitation de Pierre Paul Sirven” ou encore “Souscription à l’édition de luxe des œuvres de théâtre de Corneille” ; sous l’onglet “Théâtre” : productions en cours à Paris, à Ferney ou disponibles en imprimés ou réimpressions (*Olympie, Zulime, Le Droit du seigneur, Mariamne...*) ; voir aussi l’onglet “Travaux d’intérêt public” : assainissement, routes, cultures...

Au Château de Ferney, un ordinateur connecté à internet aurait énormément facilité le travail du secrétaire Wagnière dans les campagnes de lettres du prolifique seigneur des lieux : 500 lettres sur Calas, 350 sur Sirven, à prendre en dictée, à copier en multiples exemplaires et dont le cheminement devait être un casse-tête de tous les instants, sans photocopieuse ni fax... Pour contourner la censure, Voltaire aurait-il eu recours au logiciel TOR, qu’emploient dissidents et journalistes pour éviter d’être identifiés et tracés ?

Et si ce site mis en ligne par Voltaire existait encore en 2014 ? Mais en fait, il existe bel et bien, ce site Voltaire ! Allez sur votre moteur de recherche préféré, écrivez www.voltaireopolis.org, vous trouverez tout cela, et bien plus, sous le slogan militant de Monsieur de Voltaire « Criez et qu’on crie ! ».

Et un grand merci à Dinah Lee Küng, écrivaine et journaliste militante américano-suisse, dont le livre « A Visit From Voltaire » (en anglais, édition Peter Halban Publisher, Londres) a inspiré ces réflexions. Ce roman comico-sérieux relate les visites “spirituelles” de Voltaire à la maison perchée dans les neiges du Jura suisse où l’auteure, citadine, s’est récemment installée avec sa famille. Elle découvre l’œuvre complète de Voltaire en ouvrant un carton de garde-meuble reçu par erreur. Et voilà qu’il est là, en personne ! L’illustre (et fantomatique) visiteur s’initie à la manipulation de la machine à café et s’empare de l’ordinateur portable de Madame, se réjouit du succès de la campagne menée par la journaliste, avec les ONG, en faveur d’un dissident chinois et, à son tour, fait pour 200 francs suisses de fax pour exiger la libération d’un libre-penseur pakistanais, le docteur Younus Shaikh, condamné à mort pour blasphème...

Le livre est disponible (en saison) sur le rayon bien fourni des publications en anglais à la librairie du Château de Voltaire, ainsi qu’en ligne (voir www.dinahleekung.com).

GG-L

Crédits

Couverture : Voltaire se moque de l'autodafé (dessin d'Alain Gégout)

Deuxième de couverture : Voltaire à l'étang (Gérard Benoit à la Guillaume)

P. 3 : dessin de Pierre Sibille

P. 4 : Danse macabre (dessin d'Alain Gégout)

P. 9 : page de titre du *Dictionnaire philosophique portatif*, 1764 (C18)

P. 15 : Voltaire fait l'aumône (dessin d'Alain Gégout)

P. 16 : Colette rencontre une borne tableau de Jean Huber (1721-1786) ; page de titre de la *Gazette littéraire de l'Europe*, 1764 (C18)

P. 17 : portrait de Charles Bonnet, gravure d'époque (C18) : page de titre de la *Contemplation de la Nature*, Charles Bonnet, 1764 (C18)

P. 19 : page de titre des *Commentaires sur le théâtre de Pierre Corneille* de Voltaire (C18)

P. 21 : page de titre d'*Olympie* de Voltaire, 1764 (C18)

P. 22 : Voltaire hiérophante (dessin d'Alain Gégout)

P. 23 : galère *La Réale* – extrait de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert

P. 28 : Voltaire et Rameau – caricatures de l'abbé Charles-Philippe Campion de Tersan (C18)

P. 31 : Madame de Pompadour par Maurice Quentin de La Tour – Musée du Louvre

P. 34 : Le château et son enceinte – aquarelle de Signy, 1764 ; portrait du D^r John Morgan – U.S. Army Office of Medical History

P. 35 : *La Bataille de la baie de Quiberon*, Nicholas Pocock, 1812 – National Maritime Museum

P. 36 : « Ce chien a-t-il une âme ? » (dessin d'Alain Gégout) ; tabatière – portrait de Frédéric II de Prusse (www.cyrillefroissart.com)

P. 37 : caricature de James Boswell – *New York Review of Books*

P. 38 : Isabelle de Charrière par Maurice Quentin de La Tour

P. 40 : Stanislas Jean de Boufflers – Wikipédia

P. 42 : Voltaire au travail – tableau de Stanislas Jean de Boufflers (C18)

P. ?? : Couverture *A Visit from Voltaire*, Dinah Lee Küng, éd. Peter Halban, Londres, 2003

Troisième de couverture : Voltaire contemple la maison communale (Gérard Benoit à la Guillaume)



Réalisation : Michel FAVRE/Le Cadratin – 01130 PLAGNE

Achévé d'imprimer en mai 2014
sur les presses de l'imprimerie Nouvelle Gonnet
La Rivoire – Virignin – 01303 Belley

Dépôt légal : mai 2014